VOLUME III. — WINNIPEG, MARDI, 22 Février 1916 — NUMERO 41

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Télephones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

C'EST LA LUTTE

Le sort en est jeté: les écoles bilingues devront disparaître de cette province. Le Von Bethmann-Hollweg de notre cabinet provincial, le ministre de l'éducation, seigneur Thornton, nous l'a appris vendredi dernier. Un bref projet de loi demande le rappel pur et simple de la clause du règlement Laurier-Greenway permettant l'enseignement bilingue en cette province. Nul doute que notre chambre boche le votera.

* * *

Bah! c'est la guerre qu'on nous offre. Eh! bien nous l'acceptons. Ce ne sera point chose nouvelle pour nous. Il y a cent cinquante ans que sous le drapeau britannique nous nous battons pour que les gouvernants respectent leur parole et celle de leur souverain. Il y a longtemps que nous avons appris que leur foi vaut encore moins que la foi punique.

* * *

L'école bilingue disparaissant, cela veut dire dans la pensée des maîtres du jour que nous allons devenir de force Anglo-Saxons. C'est là qu'ils se trompent. Anglo-Saxons, nous ne le sommes point; Anglo-Saxons nous ne le serons jamais. Le moule anglais n'a pas été fait pour nous. Nous sommes trop fiers pour y être pétris; il y a chez nous trop de parties nobles pour que nous y puissions entrer.

Cela, les gouvernants l'oublient. Pourtant, ils ne le devraient pas. La prodigieuse résurrection des Acadiens, après un acte de tyrannie qui ferait rougir de dépit les Teutons s'ils le connaissaient, devrait leur être une leçon. Notre propre survivance en ce pays devrait leur enseigner que nous ne mourrons pas, que nous enterrons tous nos persécuteurs, aussi bien Norris et Thornton que Greenway. Qu'ils voient seulement ce qui s'est passé autour d'eux. Ce faible rameau français que leur précurseurs dans la persécution ont voulu étrangler en 1890 est déjà un jeune chêne vigoureux qui se rit de la tempête.

* * *

Mais non, ce sont des aveugles. Ils n'ont qu'une chimère: unifier le pays sous la botte saxonne. Eh! bien, ils en crèveront de cette chimère, qu'ils en prennent notre parole.

* * *

Nous ne serons pas des Anglo-Saxons; nous demeurerons des Canadiens-français; nous le serons plus que nous ne l'avons jamais été. Cette langue anglaise qu'on veut entrer de force, à la manière prussienne, dans le gosier de nos enfants, nous la chasserons de nos foyers, nous la bannirons de nos conversations. Nous aurons pour le verbe de France l'amour que le soldat donne à son drapeau déchiqueté par les balles et noirci par la poudre. Plus il est au fort de la mêlée, plus il lui est cher. De même en sera-t-il de notre chère langue française.

* * *

Lutter, c'est vivre. Messieurs nos persécuteurs peuvent se préparer à nous voir vivre une vie intense.

DEUX MENTEURS!

Toute lutte nationale a ses héros et ses lâcheurs, plutôt ses traîtres. C'est le cas des Canadiens-français de l'Ontario. Les dépêches de nos quotidiens et les résumés de la question ontarienne que nous avons donnés dans la **Liberté** ont nul doute appris à nos lecteurs qu'au premier rang de ces lâcheurs se trouvent le **Temps** d'Ottawa, feuille française appartenant à un syndicat anglais, et le contrôleur Champagne, ancien député dégommé par ses propres électeurs français pour faiblesse dans la lutte. Le **Temps** et le contrôleur Champagne n'ont cessé de déblatérer contre l'Association d'Education d'Ontario, le **Droit**, les Oblats, les sénateurs Landry et Belcourt, de prétendre que si la question ontarienne n'est pas réglée définitivement et à notre avantage, c'est dû à une intervention mesquine et politique du sénateur Belcourt qui a fait échouer les efforts de Mgr Bruchési en manquant à sa parole. Fatigué de ces continuelles accusations, le sénateur Landry, président de l'Association d'Education, a décidé de pousser ces accusateurs au pied du mur et de prouver à tous qu'ils ne sont que de vulgaires menteurs. Sous sa propre signature il leur a adressé le défi suivant.

Il y a d'abord le **Temps,** puis vient M. Champagne.

Le **Temps** d'hier, vendredi, donne à ses lecteurs la croûte suivante:

"Il y a quelques mois, Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, avait été suggéré comme arbitre de nos difficultés avec le Ministère de l'Instruction Publique. En dépit de ses nombreuses occupations, l'Archevêque de Montréal a fait plusieurs voyages à Ottawa et à Toronto. Il en (!) est arrivé à un arrangement consenti et signé par tous les intéressés, ce qui n'a pas empêché une partie des signataires de revenir sur leur parole et de déchirer le pacte aussitôt que l'encre du traité se fut séché."

De son côté, l'illustrissime M. Champagne fournit à l'**Evening Journal** le récit suivant, que nous traduisons:

"Au mois d'avril dernier le Gouvernement s'était complètement entendu avec l'Archevêque Bruchési, le Sénateur Belcourt et les chefs des Ecoles Séparées. Les instituteurs devaient continuer leur enseignement, sous l'égide du Règlement No XVII, pendant que la validité de la clause (du règlement XVII) serait soumise au jugement du Conseil Privé. Le gouvernement devait payer le coût du procès porté en Angleterre. L'arrangement fut conclu mais l'encre était à peine séchée que M. Belcourt se retira et quelques jours plus tard partait d'Ottawa pour Toronto à l'adresse du **Star,** l'organe du parti libéral, un télégramme annonçant que le gouvernement battait en retraite devant les Français, ce qui amena l'avortement de la tentative d'arrangement? Qui est responsable de l'envoi d'un tel télégramme, c'est là le mystère."

Sans chercher à le trouver et encore moins à l'expliquer, le **Temps** contine:

"Le Ministère de l'Instruction Publique avait accepté un Archevêque canadien-français comme arbitre et il s'en rapportait à sa décision... On pourrait croire que le jugement de Mgr Bruchési serait répudié par le Ministère. Erreur: nos champions sont ceux qui ont répudié ce jugement et qui n'ont pas voulu s'en tenir à l'engagement qu'ils avaient signé."

Nous sommes autorisés à nier péremptoirement toute cette histoire, qu'une petite clique aux abois invente pour cacher ses défaillances du passé et ses trahisons d'aujourd'hui, car ceux-là sont des **traîtres à leur race qui se servent des Murphy, des McGee et des** Charbonneau pour combattre ceux qui défendent les droits des Canadiens-français de l'Ontario.

Nous affirmons que jamais Mgr l'Archevêque de Montréal n'a été choisi comme arbitre, ni par le gouvernement d'Ontario, ni par la Commission Scolaire d'Ottawa, (celle élue par le peuple.)

Jamais arrangement quelconque n'a été signé par les parties en cause.

Jamais par conséquent personne n'a pu retirer sa parole ou sa signature, ni déchirer en aucune manière un pacte qui n'a jamais été signé.

L'histoire de l'encre qui n'a pas le temps de sécher avant la déchirure du pacte est une pure invention d'un cerveau en colère.

Pour en avoir le coeur net et pour mettre un terme aux vantardises, aux inventions, aux trahisons de la clique nous proposons le défi suivant:

"Nous parions une somme de mille piastres contre mille piastres des écrivailleurs du **Temps** ou contre l'illustre M. Champagne, si l'un de ces chevaliers de la plume veut produire dans les colonnes du **Temps** ou de l'**Evening Journal** le pacte signé par le Gouvernement d'un côté, et par le Sénateur Belcourt et les chefs de l'Ecole Séparée de l'autre."

Il faut que le **Temps** prouve l'existence même de l'**arrangement consenti et signé par tous les intéressés.**

Il faut que M. Champagne prouve de son côté que Mgr l'Archevêque Bruchési, M. le Sénateur Belcourt et les chefs des Ecoles Séparées s'étaient entendus pour accepter le Règlement No XVII comme guide de l'enseignement scolaire.

L'épreuve que nous proposons est décisive. Elle fixera les esprits et marquera les traîtres.

La parole est aux farceurs qui nous trahissent.

L'Association d'Education,
PHILIPPE LANDRY, Président.

* * *

Ni le **Temps,** ni M. Champagne n'ont répondu. Cela les juge et les classe.

LA BUVETTE

Dans la lutte actuelle en faveur de la prohibition, c'est assurément la buvette qui constitue le plus fort argument contre la loi actuelle des licences et qui milite le plus fortement en faveur de l'adoption de la loi Macdonald. Jamais nous n'insisterons trop sur les méfaits de la buvette. L'article suivant que nous empruntons à une des meilleures revues hebdomadaires de la province de Québec les résume parfaitement.

"La buvette a tout envahi, hôtels et restaurants. On ne tient hôtel très souvent que pour avoir le bar. Le métier respectable d'hôtelier a été absorbé par le métier douteux de buvetier. La buvette embusquée dans nos rues, n'est pas un commerce: c'est un guet-apens. Tout y sollicite au mal: l'entrée facile, les images suggestives, les expositions des boissons les plus variées, le sans gêne et les provocations de camarades, les jeux de lumières, et les aimables manières du maître des céans. Et je parle des buvettes bien-tenues.

"La société qui a toléré cette institution et qui laisse ouvert à sa jeunesse cet antre, devient complice d'un crime. Elle mérite d'en porter les conséquences. Mais elle n'st pas la plus coupable, car, inconsciemment, on va loin sur de mauvaises voies lorsqu'on a été mal aiguillé au départ. Et c'est la loi qui est responsable de ce mauvais aiguillage. C'est la loi des licences qui a permis à ces bouges de se multiplier. C'est la loi des licences qui a fait entrer dans les caisses du trésor un argent honteux et louche, rendant ainsi nos gouvernements semblables à ces petits potentats italiens du 15ème siècle qui protégeaient les brigants, voleurs et meurtriers à condition de partager les dépouilles des victimes. Ces brigands avaient une licence avant la lettre. Cependant, malgré cette licence, le brigand demeurait brigand et hors la loi.

Le grand crime de la loi des licences a été de donner au brigand une place respectable dans la société. C'est par là que cette loi a contribué à fausser les mentalités et à masquer les frontières entre le permis et le criminel.

"Le buvetier, en effet, tout honnête qu'il soit, fait un métier de gredin. Et la plupart du temps, ce n'est pas impunément. Comme l'ouvrier allumettier, qui, à manier le phosphore, est la proie désignée de la nécrose, le buvetier lui aussi est atteint de nécrose morale. C'est l'histoire de cet hôtelier des environs de Saint-Hyacinthe, brave homme d'ailleurs, qui avait institué dans sa cave un noviciat de l'ivrognerie, où petit à petit, à doses savantes, il inoculait aux enfants du village la passion de boire dont il devait profiter, sans s'apercevoir du reste qu'il commettait un crime social plus grand que celui de l'homme qui assassine et aussi honteux que celui du marchand, honni de la société, qui fait la traite des blanches.

"Le buvetier ne vit pas seulement par le vice de boire de ses concitoyens: on peut dire qu'il est amené par son métier à s'acoquiner avec tous les vices — parce que tous les vices vont de pair —à faire de son comptoir le rendez-vous de toutes les ignominies, et à prêter la main ou du moins le secret et l'abri à toutes les transactions douteuses, que font, sur les confins de la société régulière et de la société interlope, les proxénètes de toutes les passions humaines, depuis l'agent d'élections qui achète les consciences jusqu'à l'agent d'autre chose qui achète la complicité du policier.

"Et cependant le citoyen qui fait ce métier de buvetier, demeure, grâce à la loi de licence, un citoyen honoré de tous. Il ne lui est pas interdit de briguer les suffrages de ses concitoyens et il ne tient qu'à lui de devenir commissaire d'école ou président de pieuses congrégations. Et sa boutique même, demeure un lieu garanti respectable par l'autorité du gouvernement.

"Et, si l'on y réfléchit, ce n'est pas là le moindre crime de la loi des licences: elle a donné un rang social à une profession anti sociale; elle a contribué à nous former cette sorte d'aristocratie financière des débitants d'alcool, qu'une circulaire de propagande prohibitionniste appelait ces jours-ci "l'aristocratie du Whiskey" dont la toute-puissance se manifeste depuis toujours et de si néfaste façon, dans l'administration des affaires de la Province et du pays tout entier. Les partisans de la prohibition éprouvent en ce moment que cette toute-puissance n'est pas un vain mot. Et il paraît évident que sans le mouvement d'opinion que nos prêtres et laïques dirigeants ont créé, sans cette loi de referendum populaire qui permet à l'opinion de s'exprimer, cette "aristocratie du Whiskey" continuerait longtemps encore à faire son commerce, à corrompre l'administration et à mettre obstacle à une législation anti-alcoolique intelligente.

"La prohibition seule peut faire cesser le régime de la buvette. La prohibition seule donne au citoyen le pouvoir de soustraire les gouvernants à la tyrannie des marchands d'alcool. C'est parce que le mouvement prohibitionniste s'étend maintenant dans toute la province et dans tout le pays que nous pouvons espérer, sur le commerce et la fabrication des boissons alcooliques, une législation qui ne retarde pas trop sur le progrès et la civilisation et qui réponde à l'idéal nouveau de la majorité des citoyens."

EN SASKATCHEWAN

Depuis près de deux mois, les journaux de la Saskatchewan sont remplis de discussions sur les écoles séparées.

Deux prédicants de la secte inventée par Knox exigent à cor et à cri que la Législature rappelle les amendements de 1913. Le Rév. McKinnon, de Regina, assure que les députés sont les instruments du Pape. Le Rév. Graham déclare qu'ils ont voté les dits amendements sans les comprendre, c'est-à-dire qu'ils sont des fous. Et dire que ces gens-là accusent l'hon. Scott d'avoir présenté ces amendements pour plaire aux catholiques! Si jamais quelqu'un les retirait — l'opposition a promis de les retirer — ne serait-ce pas pour obéir aux sommations de révérends qui pataugent dans la politique en insultant la Législature?

Les raisons données sont ridicules et l'hon. Scott les a réfutées plusieurs fois. La loi scolaire permet aux minorités des contribuables, dans tout district, soit protestant, soit catholique, d'établir une école séparée, et tous les contribuables établissant ces écoles ont à payer leurs taxes à cette école. Donc, c'est la minorité religieuse qui a ce droit, et, par suite, une partie de cette même minorité ne l'a pas. Conséquemment, si l'école séparée est établie, toute la minorité l'établit et la supporte. Que c'est seulement toute la minorité qui l'établit, cela est prouvé par ce fait que toute la minorité, et seulement la minorité, est admise à voter pour ou contre. Le résultat du vote oblige tous ceux qui étaient appelés au vote: et un membre de minorité n'a pas le droit de payer ses taxes à l'école publique quand l'école séparée est établie. C'est ainsi que trois juges ont interprété la loi. Un quatrième juge a estimé que la minorité pouvait payer ses taxes à l'école publique, et la Législature, pour aider le quatrième quart à comprendre, a dit plus clairement, en 1913, ce qu'on avait toujours compris jusqu'au juge McLorg.

Pour nos orangistes, c'est un seul juge qui a raison contre trois... et une poignée de fanatiques contre toute la Législature.

Ces gens-là prétendent que la loi sans amendement n'obligeait pas, et que depuis l'amendement, beaucoup d'écoles séparées s'étaient fondées. Or c'est absolument faux; il n'y avait pas un district d'école séparée catholique de plus au 1er janvier 1916 qu'au 1er janvier 1913. Mais il y avait, en revanche, une école séparée protestante de plus. Ces braves orangistes poussent les hauts cris sous prétexte qu'on n'est pas libre. Mais on est très libre, et personne n'est obligé d'appartenir à la minorité. Seulement, on n'est pas libre d'être catholique et protestant en même temps: c'est ce qui scandalise nos pharisiens. Qu'on soit forcé de payer l'école publique, ils l'admettent, bien qu'elle soit sans Dieu, mais que l'école séparée ait les mêmes droits, ça ne leur entre pas dans la cervelle, quoique ce soit très clair dans la loi scolaire. Pour eux, l'école séparée "doit" être une école inférieure, que la Constitution le veuille ou non. Alors, si elle végète, ils diront: Tuons-la, par pitié..., comme leurs congénères ont fait ailleurs.

Un certain nombre de correspondants ont répondu "amen" aux deux révérends, et ont amusé le public par leur ignorance de la loi dont ils se mêlent de parler. Mais l'honorable W. Scott a mis McKinnon et Graham à leur place dans les grandes largeurs; il a traité publiquement le premier de faux témoin et a démontré la fausseté absolue de ses dires. Cela n'a pas empêché les mêmes prétentions de revenir; on dirait que nos adversaires ne veulent pas voir. Mais le public a jugé l'incongruité des élucubrations politiques de ces deux êtres qui sont censés hommes d'Église, et il n'oubliera pas leur mépris inouï pour les élus du peuple. Quant aux catholiques, nous souhaitons qu'ils établissent des écoles séparées partout où c'est possible, puisqu'il n'y a rien à attendre de nos "Boches" orangistes, qui crieront toujours.

E.-J. C.

LA DISPARITION DE FRENCH

Un caricaturiste américain, Starrett, de la **Tribune,** de New-York, publiait récemment un dessin, dans ce journal, où il représente l'histoire sous les traits d'une femme inscrivant dans le livre de ceux qui ont failli à leur tâche le nom de sir John French, relevé de son commandement des armées anglaises en France et en Belgique.

On sait que, pour dissimuler ce rappel équivalent à un aveu dans les cercles officiels, de l'incompétence de French, on a nommé celui-ci à un poste honorifique quelconque, dans l'armée anglaise restée dans les Iles Britanniques. Ce qui a fait dire à un journal de Baltimore, le **Sun**: "Il est naturel qu'il s'en tire à aussi bon compte. Sir John French a toujours été un favori, dans les cercles officiels, il a toujours eu de l'influence, dans la politique, ainsi que cela s'est manifesté clairement, même aux moins avertis après qu'il se fût mis à la tête des officiers anglais traitres à leur serment, pendant la rebellion de l'Ulster."

Or voici ce qu'écrivait, dans le **Star,** de Montréal, en date du 2 février courant, un officier de l'état-major de la troisième brigade d'infanterie, première division canadienne (nous traduisons littéralement):

"Le changement récent fait dans le haut commandement britannique il y a peu de temps nous apporte l'espoir; et maintenant que Joffre a l'autorité suprême, sur le front, et que Haig (le commandant anglais) n'agit que comme commandant du groupe des armées anglaises, une coopération plus intime devient possible entre nous tous et à notre avantage mutuel. Dans le passé je crois que French s'est fort exagéré sa propre importance. ("I think French suffered from swelled head".) En dépit de maintes dénégations de cette assertion qu'il n'y avait pas coopération parfaite entre French et Joffre je crois que tel était bien le cas et que French ne s'est jamais rendu compte de la très faible partie des lignes que nous occupions, — à peu près 50 milles, — en comparaison des 450 milles que les Français défendent, et il ne s'est jamais douté que, par conséquent ils eussent dû avoir bien plus que nous jugement à porter sur l'aspect militaire de cette guerre-ci, tout comme nous, nous en dirigeons à notre gré le côté naval. Et puis, à part cela, il semble qu'un manque d'organisation total ait précédé chacune de nos grandes poussées; et, chaque fois on en a blâmé quelqu'un, chez nous, mais jamais le général French: cependant, en tant que commandant suprême, il eût dû en porter sa part, et démissionner après la bévue de Neuve-Chapelle, au lieu de sacrifier encore des milliers d'hommes à Festubert et à Loos, sans aucun résultat, et par suite des bévues de l'état-major, surtout à Loos, où les réserves arrivèrent en retard, et, à un moindre degré, à Festubert."

Voilà un témoignage de militaire désintéressé qui n'est pas tout à fait à l'honneur du général French; il confirme davantage cette théorie, que le commandant suprême, dans les armées anglaises, n'a pas été à la hauteur de sa tâche, pas plus dans les Flandres qu'aux Dardanelles. Il est à souhaiter que sir Douglas Haig donne d'autres témoignages de son aptitude à manier de grandes armées que n'en avait French, habitué au commandement de petites armées et qui, au dire des experts, n'y était plus, dès qu'il s'agissait d'immenses corps d'hommes.

Paul Moreau.

CE QUE SERA L'APRES-GUERRE

Le **Daily Mail,** de Londres, établissait l'autre jour un bilan approximatif des pertes déjà subies par les nations belligérantes, bilan qui permet de supposer qu'après la guerre, elles seront le double de ce qu'elles sont après 18 mois d'hostilités.

29 millions d'hommes, d'après ce journal, ont jusqu'ici pris les armes; 9 millions sont déjà hors de combat, tués, éclopés ou prisonniers. A la fin de deux années de guerre, ces pertes seront de 20 millions au moins.

Rien qu'en Angleterre, dans la population civile, il y a eu 40,000 naissances de moins et 50,000 décès de plus qu'avant la guerre, soit un déficit de 90,000 sur les années précédentes, dans le mouvement de la population. La situation est la même, en France, en Allemagne, en Autriche. La population européenne totale sera à peine, après la guerre, plus considérable qu'elle était à la fin de la période napoléonienne.

Il y aura: "deux femmes pour un homme: plus de vieillards que de jeunes gens; plus d'enfants que de travailleurs adultes; plus d'infirmes que de valides: des millions d'hommes à pourvoir de travail, tandis que des millions de femmes auront appris des professions masculines: des millions d'hommes qui ont été payés plus cher pendant la guerre qu'avant elle et qui ne voudront plus de salaires inférieurs à celui qu'ils ont touché pendant la guerre: une diminution de l'élevage et des troupeaux de bestiaux; raréfaction des produits alimentaires à cause des étendues de territoires dévastés; diminution de la main-d'oeuvre agricole et de la production de la terre; renchérissement des frets et des importations; ralentissement des exportations, faute de navires; et le reste."

Ce simple énuméré de quelques-uns des ravages de cet immense conflit montre ce que seront les problèmes d'après la guerre et comme ils seront âpres à résoudre!

C'est pourtant une grande partie de ces problèmes vitaux — que nous pouvions éviter, — que nos gouvernants nous ont volontairement imposés ici, pour le siècle à venir!

A. V.

CE QUE LES QUOTIDIENS DE WINNIPEG N'ONT PAS MENTIONNE

Au School Masters' Club, le 14 février dernier, en présence de 35 membres, têtes dirigeantes des écoles de Winnipeg, le Rév. Frère Joseph, principal de l'Académie Provencher, posait au président les questions suivantes:

—Y a-t-il parmi vous des gens qui parlent une autre langue que l'anglais?

—Non.

—Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui dirige une école bilingue?

—Non.

—Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui ait dirigé une école bilingue?

—Non.

Fort de ces trois admissions, le Rév. Frère Joseph donna une verte leçon à ces têtes dirigeantes des écoles de Winnipeg. Il leur démontra qu'ils étaient des ignorants ou des fanatiques ou plutôt les deux à la fois.

LE COIN DES DAMES

La nature est ensevelie dans la tristesse, la neige enveloppant d'un suaire éblouissant ces champs si fertiles, il y a quelques mois à peine et couvrant d'un voile merveilleux les branches et les arbustes. Jusqu'à la semaine dernière, un petit souvenir des beaux jours de l'été nous restait; quelques petits oiseaux venaient gazouiller à la porte, becquettaient gaiement les miettes de pain que leur jetaient les enfants. Ces petits messagers de bonheur ont disparus! Que sont-ils devenus? Ont-ils cherché d'autres cieux ou bien la bise glacée les a-t-elle terrassés dans leur nid froid et mal abrité. Chers petits êtres du bon Dieu! Quel mystère émane de leur existence! Quel exemple de travail, d'ingéniosité et de dévouement ces petits êtres ailés ne nous donnent-ils pas!

S'il y a des personnes qui aiment les oiseaux, le grand nombre les ignore et il est même nécessaire d'organiser des sociétés pour la protection et la préservation de ces petites créatures.

Contraire aux autres créations ces petits oiseaux sont tous parfaits de forme, de mouvement et de couleur. Le coloris de quelques-uns approche même du merveilleux. Y a-t-il rien de plus beau que les nuances remarquées sur les ailes de certains oiseaux.

Leur doux ramage nous donne un avant-goût des concerts célestes, et qui n'a pas senti son coeur frémir aux accents du premier chant du printemps. Encore quelques semaines et les hirondelles messagères du beau temps reviendront avec la saison nouvelle. Elles seront suivies des cantatrices ailées, venant chanter leur douce liberté, leurs amours innocentes et ranimer nos coeurs engourdis par le trop long hiver. Ils bâtiront de petits nids chauds que la main humaine ne peut qu'imparfaitement imiter et là les petits que la mère n'osera laisser que pour chercher la nourriture, se sentiront à l'abri de tout danger. Ces nids haut perchés resteront invisibles à l'oeil vu le feuillage touffu de l'arbre mais l'enfant, le cruel enfant devine vite la petite cachette et après bien des efforts incessants déniche la petite famille. Oh! Alors vous avez peut-être assisté à une de ces scènes déchirantes... où la mère des petits oiseaux voit son nid dévasté, ses petits enlevés par une main quasi sacrilège. Elle vole avec un air effarouché, ses ailes sont tendues, son bec ouvert, mais impuissante à protéger ses petits, son cri plaintif et tendre, montre son angoisse, sa douleur et peut-être ses pleurs. Ah! laissez, petits cruels, ce petit être privé de raison mais si plein d'instinct et d'amour; oui, laissez-lui ses petits. Laissez-la jouir du bonheur qu'il ressent à sa façon.

Enseignons à nos enfants que le foyer des petits oiseaux sans défense doit être inviolable, que c'est mal et cruel d'aller brutalement briser cette vie de famille si belle à imiter.

GERTRUDE.

Il est convenable qu'après avoir salué une personne, on s'informe de sa santé. C'est une manière polie et délicate de montrer l'intérêt qu'on lui porte.—Comment allez-vous? J'espère que votre santé est bonne? Voilà des points d'interrogation qui vous valent quelques minutes, parfois un petit quart d'heure, si cela ne va pas à la demie, d'une avalanche de phrases avec les détails d'une maladie d'il y a plusieurs années, d'une autre de date plus récente, des effets présents que l'on ressent sans oublier les inquiétudes mortelles pour l'avenir. A la fin de ce récit une personne peu charitable se dira: "Est-elle assez assommante." Une autre plus sympathique offrira des paroles douces qui jetteront un baume sur les maladies passées, récentes et futures. La sympathie est si naturelle et on aime tant à en recevoir que cette personne sera prête à recommencer le récit de ses maux à la prochaine rencontre d'une autre personne et vous pouvez vous considérer heureuse si quelque temps plus tard elle ne vous raconte pas de nouveau tout ce qu'elle vous aura déjà dit.

Le plus vite on se débarrassera de cette habitude le mieux ce sera et pour vous, vos amis et vos connaissances. Le sujet peut paraître et est sans doute intéressant pour la personne qui raconte ses maladies, mais il est souvent fatiguant pour celle qui est obligée d'écouter.

Si vous racontez, en peu de mots, que votre maladie a été grave, que les bons soins et la régularité à suivre les ordonnances du médecin ont valu votre prompt et heureux rétablissement, la personne qui vous écoute comprendra que vous avez souffert et les sympathies vous arriveront plus sincères et plus vives. Ainsi vous donnerez le temps, surtout s'il est limité, de causer sur d'autres sujets intéressants et actuels.

N'avez-vous jamais pensé qu'entendre raconter ces détails de souffrance est de nature à vous faire ressentir à la fin de la journée un malaise dont vous vous rendez difficilement compte? Etre sans cesse en compagnie des douleurs endurées, engendre la mélancolie, produit la nervosité qui est la cousine d'un affaissement physique.

Il se trouve certaines personnes qui, par suite d'un tempérament faible, sont vivement impressionnées par le récit que vous faites de vos maladies, à un tel point qu'elles ressentent sur le coup même un malaise difficile à définir et qui souvent les rendent incapables de faire quoique ce soit pendant le reste de la journée.

Une personne qui avait été gravement malade et à qui on demandait des nouvelles de sa santé répondait en souriant: "Oui, j'ai été souffrante, mais je suis beaucoup mieux maintenant." Les détails de sa maladie et de ses souffrances se lisaient sur ses traits, mais elle croyait en avoir dit assez.

Il est bien permis de raconter à une parente les petits détails d'une maladie; cela l'intéressera peut-être, mais il faut savoir aussi être bref sur ce sujet avec ceux qui n'y sont pas directement intéressés.

GERTRUDE.

LA FEMME EN FRANCE

Le monde et la mode depuis la guerre

Après un an et cinq mois de guerre, notre journal reparaît pour aller porter à l'étranger les idées et les sentiments de la France.

La femme, elle aussi, a le droit et le devoir de dire ce qu'elle pense, sent et aime et de faire connaître son âme aux âmes amies et lointaines.

Notre manière de concevoir les choses, de les sentir ainsi que nos habitudes, nos usages et nos modes intéressent le monde entier. Ce n'est pas par notre frivolité, certes, que nous avons acquis cette réputation de goût et d'élégance; c'est que la France, depuis des siècles, exerçait l'hégémonie de l'âme, du coeur et de l'intelligence. Héritière directe des civilisations qui ont formé le monde moderne, elle est la mieux apte à vivre avec le maximum de charme et de beauté. Et c'est à la femme que revient la charge de mettre en oeuvre dans sa vie ce charme et cette beauté. L'élégance de la femme française est une partie d'elle-même comme sa délicatesse, sa sensibilité et toutes ses qualités sérieuses.

Au début de cette terrible guerre, elle s'est désintéressée des choses de la toilette et du luxe. On mettait ce qu'on avait, c'était bien naturel et le contraire eût été choquant. L'angoisse du drame qui commençait était dans tous les coeurs. Le souvenir de la mobilisation planait sur nos âmes inactives et surexcitées par l'inquiétude du lendemain.

Puis il y eut les premiers combats et les premiers deuils — deuils d'époux, de frères, de fils — et les grandes inquiétudes, blessures graves, disparitions, prisonniers de guerre, recherches lugubres, etc. Tout cela nous torturait et nous repliait sur nous-mêmes. On n'osait pas ouvrir les courriers et on les attendait avec anxiété; on les attend d'ailleurs toujours encore ainsi.

Peu à peu cependant, l'esprit s'est calmé, s'est repris. Il a bien fallu revivre chacun à sa manière, malgré ses inquiétudes ou ses douleurs. On ne pouvait toujours rester isolé. On s'est groupé entre intimes; on s'est réuni pour parler de la guerre et des siens. Alors les goûts de toilette sont revenus; parce que l'existence continue toujours, et que la vie reprend toujours son cours étant plus forte que tout, et que ses exigences sociales entraînent.

Mais notre existence étant très austère (par principe et par nécessité), notre tenue doit l'être aussi. Nos Françaises ne l'oublieront pas; c'est un grand point à l'heure actuelle.

Peut-être la mode est-elle un peu accentuée pour le temps que nous vivons. Nous avons l'air de nos grand'mères (mais plus délurée) avec nos robes 1830, en soie noire, très amples du bas, très courtes, très plates dans le haut. Les manches longues, les petits manchons complètent le tableautin un peu rococo, mais charmant et un tantinet ridicule. Les épaules paraissent un peu trop minuscules dans ces corsages sans ampleur et ces jupes de plusieurs mètres.

Il ne faut pas que la femme française (même celle qui a le bonheur d'être épargnée ou à l'abri du malheur) perde la "manière discrète" qu'elle avait au début de la guerre. La sobriété de sa toilette, son air réservé s'alliaient très bien avec la gravité du temps présent. Il faut se dire que, même victorieuse, la France aura souffert et souffrira longtemps dans beaucoup de ses membres. Que d'épreuves! Que d'affections devenues douloureuses par la séparation, souvent définitive! Mais enfin, le sentiment qui doit dominer tous les autres, c'est l'admiration pour nos glorieux soldats. Là-dessus, tout le monde est unanime et pas une voix ne protestera. Toutes les classes de la société, riches et pauvres, ont donné leur effort et le meilleur d'elles-mêmes: ouvriers, industriels, bourgeois, nobles, tout le monde est parti.

Et c'est à nous, femmes de France, qui en avons tout le bénéfice, sans avoir le mal, de remercier nos héros et de leur témoigner notre reconnaissance émue et joyeuse malgré tout; car dans toute beauté il y a un sujet de bonheur et c'est une bien belle chose que de donner sa vie ou le maximum de ses efforts.

En résumé, la vie mondaine est suspendue presque complètement. Les journaux mondains eux-mêmes ne donnent des comptes rendus que d'enterrement ou de fêtes de charité.

Les oeuvres de solidarité sociale se multiplient de jour en jour; on se groupe autour de personnalités mondaines ou autres.

Enfin, la France féminine souffre dans ses plus chères affections et souffre d'autant plus qu'elle a plus le temps de songer et que la femme est faite pour aimer, pour s'attacher. C'est son rôle de par la vie.

Mais elle se repose aussi de toute son agitation mondaine, de ces dernières années où l'on voyait les dames les plus impeccables sortir chaque soir après avoir passé la journée dehors, et cela par snobisme, par habitude, par ambition, et souvent pour rien du tout. On dépensait au delà de ses moyens; on s'amusait au delà de sa santé. Puis la guerre a éclaté. Fini de tout cela. Le mari étant loin, la femme s'est retirée chez elle et vit dans ses souvenirs et dans ses espérances.

Et elle attend le retour peut-être prochain.

Alors que sera la vie? que sera le monde? que sera la mode? C'est ce que nous essayerons de dire une autre fois.

Marguerite Boullenger.

DE LA MODE

La robe demi-princesse, légèrement ajustée, est très nouvelle. Des bouillonnées aux hanches la garnissent économiquement.

• • •

Les fronces "en nid d'abeilles" (smocking) sont très recherchées, car cette broderie est décorative et très simple à exécuter. Ce travail consiste à mettre des points à intervalles réguliers; la beauté de cette broderie dépend beaucoup de la disposition et de la régularité des points.

Ces fronces seront beaucoup employées pour les robes légères de l'été.

Parmi les points employés pour froncer "en nid d'abeilles", le point de tige, le point de losange et le point Van Dyck sont les préférés.

• • •

Pour fillettes, petites et grandes la robe empire est toujours très recherchée. Un très joli modèle a une jupe cloche formée de trois volants droits froncés du haut. Un biais à large dents bordés de ruban contribue à l'élégance de ce modèle. Le tulle, la mousseline volants brodés à l'organdie, à la baptiste, conviennent pour ce genre de robe.

• • •

La blouse russe est bien la favorite des mamans car elle habille aussi bien la petite fille que le petit garçon. La toile, les tissus ratinés, le coutil, la serge conviennent fort bien à ce genre. Pour une petite fille une jupe droite attachée à un corsage porte bien avec cette blouse russe.

PETITS CONSEILS

Ne mordez pas le fil pour le couper; cela abîme les bonnes dents.

• • •

Pour faire durer les jupons de taffetas, doublez-les d'une mousseline mince. La doublure devrait être taillée de la même façon que les extérieurs et cousue avec eux.

• • •

Si un costume de serge bleue devient luisant, préparez une eau bien bleue, épongez-en le tissu laissez sécher doucement, couvrez-le d'une mousseline et pressez avec un fer chaud. Le résultat vous surprendra.

RECETTES

Croquettes aux Panais

Ingrédients: 4 ou 5 panais; 1 oeuf; sel et poivre; 1 cuillerée à soupe de farine.

Préparation: Faites bouillir les panais. Passez au tamis. Ajoutez un peu de sel, du poivre, l'oeuf bien battu et la farine. Faites-en des petites boulettes que vous roulez dans de la farine et faites cuire dans de la graisse bouillante.

• • •

Marmelade à l'orange

Ingrédients: 6 oranges; 3 citrons; 10 tasses d'eau; 10 tasses de sucre.

Préparation: Tranchez les oranges et les citrons, mince; ôtez les graines, faites tremper vingt-quatre heures dans l'eau. Faites bouillir pendant une heure, ajoutez le sucre et faites bouillir une autre heure jusqu'à ce que cela deviennent en gelée. Mettez dans des verres et couvrez bien.

• • •

Crème au Tapioca

Ingrédients: 2 tasses de lait; 2 cuillerées à soupe de tapioca; 3/4 tasses de sucre; 2 oeufs; un peu de sel.

Préparation: Faites cuire le lait, le tapioca et le sucre dans un double vaisseau, au bain marie, ajoutez les jaunes d'oeufs battus et un peu de sel, puis les blancs battus en neige. Quand c'est froid, versez sur des confitures aux pêches ou aux pommes.

• • •

Tire

Ingrédients: 1 tasse de mélasse; 3 tasses de sucre brun; 1/2 tasse d'eau; 1 cuillerée à thé de crème de tartre.

Préparation: Mélangez bien le sucre en la crème de tartre ensemble, ajoutez la mélasse et l'eau brassant jusqu'à ce que le sucre soit dissout, puis laissez bouillir jusqu'à ce qu'elle durcisse dans l'eau froide. Mettez dans un plat beurré. Quand elle est refroidie étirez-la et coupez avec des ciseaux.

VARIETE

C'était en 1856 au matin du premier janvier. La première grand'messe de l'année sonnait à Saint-Julien. Deux personnes, un vieillard et un enfant, le petit-fils et le grand-père, grelottaient à la porte de la cathédrale, auprès de l'énorme pierre dressée contre le mur. Le froid raidissait leur corps, rougissait leurs mains, faisait claquer leurs dents. Depuis vingt heures, ils n'avaient ni mangé, ni bu, mais ils n'osaient pas demander l'aumône et personne ne les remarquait. Ils restaient là, mornes et tout blancs sous la neige qui floconnait.

Un ouvrier sortit de l'église; en descendant les marches de granit, il vit les deux malheureux. Le vieillard pleurait silencieusement; l'enfant se tapissait contre lui. L'homme eut compassion; il les emmena dans sa maison tous les deux, les réchauffa, calma leur faim.

Deux jours après, le grand-père mourut, il avait trop souffert!! L'enfant fut gardé quinze jours par le bon samaritain, puis envoyé chez un parent qu'il avait à Paris, et qui l'initia.

L'enfant devint homme et se fit une fortune. Trente-quatre ans plus tard, il revint s'établir au Mans. Son premier soin fut de courir à la demeure du charitable ouvrier. Depuis cinq ans, il n'était plus là. Que voulez-vous? De mauvaises affaires, le chômage, la maladie, la mort peut-être! En fin de compte on ne savait ce qu'il était devenu!...

Or le premier janvier de la même année l'enfant devenu riche montait les marches de la cathédrale.

Ce matin-là, le froid était terriblement vif; et le soleil lui-même, devenu frileux, s'enveloppait d'un manteau de brouillard.

Près de la porte, du côté du grand dolmen qui s'appuie dans une encoignure, il aperçut un pauvre vieux.

Se souvenant alors de son grand'père qui trente-quatre ans plus tôt, jour pour jour, grelottait à la même place, il s'approcha tendant une aumône.

Mais il s'arrêta soudain, sous le coup d'une vive et profonde émotion... Ces traits!... Ce visage!... Ah! quand on a la mémoire du coeur, on n'oublie jamais!...

Une seconde plus tard, l'homme riche serrait dans ses bras l'homme pauvre; l'enfant de 1856 acquittait sa dette envers le charitable ouvrier d'autrefois. Il l'a pris maintenant à son tour dans sa maison, et tous deux s'aiment aujourd'hui comme un père et son enfant. — Car, poursuivit le conteur, l'ouvrier c'était lui et l'enfant c'était moi. Ce qui vous explique comment j'ai reçu et plus tard donné sur le seuil de la cathédrale, les meilleures étrennes de ma vie.

LES RAVAGES DE L'ALCOOL

Une statistique édifiante

Au cours de sa dernière session, le conseil général de la Seine-Inférieure, après avoir entendu et approuvé son rapporteur, le docteur Boucher, adoptait, sous la réserve du chiffre à fixer pour la taxation de l'alcool, un voeu en faveur de la suppression du privilège des bouilleurs de cru, et donnait son approbation explicite au projet de loi déposé par M. Ribot, portant la taxation de l'alcool à 500 francs par hectolitre et le monopole de l'alcool dénaturé ou industriel.

Dans son rapport, le docteur Boucher fournit quelques chiffres de statistique saisissants:

"Le département de la Seine-Inférieure demeure, on le sait, parmi ceux où l'alcool exerce le plus de ravages. A Rouen, le pourcentage des alcooliques parmi les détenus de la prison de Bonne-Nouvelle s'élève à 80%, chiffre établi par le gardien-chef et par le commissaire central, M. Lannes. C'est dans cette région, d'ailleurs, que l'on compte le plus de débits.

"A Sotteville, pour une population de 21,000 habitants, il y a 222 débits, soit un débit pour 100 habitants; à Elbeuf, 18,300 habitants, 285 débits, un débit pour 64 habitants; à Graville, 16,455 habitants, 216 débits, un débit pour 72 habitants; à Blainville 393 habitants, 9 débits, un débit pour 37 habitants; à Isnauville 720 habitants, 11 débits, un débit pour 66 habitants; à Luneray 1,554 habitants, 23 débits, un débit pour 70 habitants.

"Autres chiffres relatifs aux cinq départements de la Normandie et aux départements voisins: Somme, Oise, Eure-et-Loire et Mayenne. Sur 150,000 décès tuberculeux, on compte 130,000 alcooliques. Le nombre des aliénés a doublé en dix ans. Enfin, sur 100 détenus pour assassinat, on compte 53 alcooliques.

"Voici maintenant un état des condamnations pour ivresse prononcées par le Conseil de guerre de Rouen pendant la guerre: du 2 août au 1er mars 1915, sur 342 condamnations, il y a eu 32 pour ivresse, soit 9.35%, du 1er mars 1915 au 30 septembre 1915, sur 784 condamnations, il y a eu 77 pour ivresse, soit 9.82%.

"Dans les trois dépôts de la garnison de Rouen, des punitions pour ivresse ont été infligées du 1er octobre 1914 au 30 septembre 1915 dans les proportions suivantes:

"39e d'infanterie, du 1er octobre 1914 au 31 mars 1915, la répression des cas d'ivresse ayant été exercée avec plus de sévérité à partir d'avril que précédemment: 49 punitions pour ivresse, soit 4% sur l'ensemble des autres punitions; du 1er avril au 30 septembre 1915, 132 punitions pour ivrese, soit 6.6% sur l'ensemble.

"74e d'infanterie, du 1er octobre 1914 au 31 mars 1915, les épiceries et entrepôts continuent à vendre de l'alcool aux militaires annihilant ainsi les mesures contre l'alcoolisme; 95 punitions pour ivresse, soit 6.25% sur l'ensemble 56 punitions pour ivresse, soit 5.66% sur l'ensemble.

"1e d'infanterie, du 1er octobre 1914 au 31 mars 1915, ce corps n'étant arrivé à Rouen que le 6 mars: 15 punitions pour ivresse, soit 2% sur l'ensemble; du 1er avril 1915 au 30 septembre, 30 punitions pour ivresse, soit 3.75% sur l'ensemble."

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



LA VIERGE DANS LES TRANCHEES

En mai 1915, le mois de Marje fut partout célébré avec solennité. Beaucoup de sections installèrent une statue de la Vierge dans leurs tranchées. Un jour, des soldats allaient se faire photographier devant la porte de leur souterrain, quand l'un d'eux jeta un cri: **Ah! mais, et notre Sainte-Vierge!** Il va aussitôt la chercher et la place au milieu du groupe sur un piédestal de sacs et de fusils. **C'est que, voyez-vous,** explique-t-il au photographe, **c'est la protectrice de l'escouade!** Et puis, n'est-ce pas, elle avait été à la peine, il fallait bien qu'elle fut à l'honneur, comme aurait dit Jeanne d'Arc, la plus grande soeur!

Au 21e territorial, des hommes baptisent leur statue du nom de **Notre-Dame des Tranchées.** A trois cents mètres des Allemands, au fond de leur gourbi, ils lui dressent un autel où ils entretiennent pendant trente jours de jolies fleurs cueillies sous les yeux des barbares, et ils font chaque soir l'exercice du mois de Marie à ses pieds. De temps en temps, il en manque un à l'appel. Il est tombé dans la journée. Mais vous pensez bien, et ses camarades n'en doutent pas, que la bonne Vierge a cueilli son âme pour en orner son autel des cieux.

Quelle éémouvante poésie dans ce récit publié par la **Croix!**

"A la fin de la messe militaire, nous avons chanté **Notre-Dame de France,** de Gounod, et il n'y avait guère de regards secs dans l'assistance.

"Je l'ai cependant entendu chanter de façon plus impressionnante. C'était une nuit aux tranchées. Nous avions été attaquées, et pendant trois quarts d'heure ce fut un bruit épouvantable: les marmites boches qui éclataient autour des boyaux, les 75 et les 120 courts et longs, les fusils et les grenades à main, les cris des assaillants et les nôtres, tout cela faisait un joli tapage. Puis, l'attaque repoussée, le calme était revenu complet. Alors dans la nuit, chanté par une voix magnifique, monta le premier couplet:

O vous que Dieu bénit entre toutes les femmes
Etoile dans la nuit de mon humilité.

"Je défie qui que ce soit de trouver une mise en scène plus impressionnante. Puis ce fut le refrain qui, de toute la tranchée, sur plus d'un kilomètre, **éclata** (le mot n'est pas trop fort):

Nous avons mis en vous toute notre espérance;
Daignez nous protéger, Notre-Dame de France.

"Je n'espère jamais entendre rien de plus beau et de plus saisissant. Toute l'âme de nos soldats, toute leur foi en Celle qui nous donnera la victoire, se manifestait là, sans contrainte et sans respect humain."

Un sous-lieutenant raconte à M. le curé de Boulogne-sur-Gesse comment, cerné avec ses hommes par l'ennemi, il leur recommanda d'invoquer la sainte Vierge, et s'élança avec eux dans une rafale de balles. Arrivé dans la forêt, il les compte. Aucun ne manquait. Aucun n'avait été touché. Quand il rejoignit sa compagnie, il répondit à son lieutenant qui le félicitait les larmes aux yeux: "Mon lieutenant, c'est la sainte Vierge qui nous a sauvés." Un sergent lui prit la main et lui dit: "Je n'étais pas croyant, mais désormais je le serai."

Un soldat de 24 ans ne se contente pas de dire le chapelet, il invite ses camarades à faire comme lui; bien mieux il organise parmi eux le Rosaire vivant, une chaîne de prières:

"Je suis heureux en ce moment, écrit-il, mon Rosaire vivant fonctionne bien dans ma section, chacun doit le réciter consciencieusement. J'abandonne de grand coeur le confortable de la grange pour la tente rudimentaire montée dans les prés; cela me procure le bonheur de réciter chaque soir ma prière et mon chapelet avec plusieurs amis, avant de nous endormir."

Quelques-uns disent leur chapelet au milieu de la bataille. **L'Action Française** cite ce joli trait:

"Note ce fait saisissant dont j'ai été le témoin ému plus que tu ne saurais le croire. Au moment de l'action, et elle était rude, nous attendions l'ordre de charger et nous étions bien impatients. Notre colonel, droit sur son cheval, disait son chapelet sans se soucier de personne. Je te jure que c'était beau. C'était d'un fameux exemple."

Ce colonel n'est pas le seul officier supérieur à donner le bon exemple. Un autre, commandant d'armes d'un village, voit dans les tranchées un de ses hommes qui récite son chapelet. — Est-ce parce que tu as peur, lui dit-il, que tu dis ton chapelet? — Non, mon colonel, mais parce que cela m'aide à devenir meilleur. — Eh bien, alors, disons-le ensemble. — Et le colonel tire aussi son rosaire et se met à l'égrener avec le soldat. L'exemple est contagieux: un à un, chacun des habitants de la tranchée imite ce geste et bientôt la tranchée tout entière dit le chapelet en commun.

Mais voici mieux. C'est un général. Deux bataillons partent à l'assaut, mais sont fauchés: il n'en revient qu'une moitié. Avec le reste du régiment, le colonel s'élance à son tour, mais tombe mortellement frappé. Le général de la brigade X... bondit alors à cheval, reforme ce qui reste du régiment, et, enroulant son chapelet autour de son bras, se précipite en criant: "Hardi, les enfants, nous les aurons!" Et la position est enlevée. Mais quand on s'approcha du général, grièvement blessé, pour l'emmener, il avait un genou en terre et priait. Ce trait ne rappelle-t-il pas le grand Condé mettant un genou en terre sur la plaine de Rocroi pour remercier Dieu de la victoire?

Un aumônier militaire écrit que dans son cantonnement, chaque soir vers 6 heures, l'église est archicomble de soldats qu'on place jusque sur les degrés de l'autel. On récite le chapelet. La première dizaine est pour les soldats de notre régiment qui viennent de prendre la relève des tranchées. Il y aura probablement attaque cette nuit: qu'ils soient braves et que Dieu les protège! Seconde dizaine pour nos blessés: puissent-ils bientôt guérir! Troisième pour les morts au champ d'honneur, pour leurs pauvres familles, leurs orphelins! Quatrième pour les mères et les veuves dont la vie est brisée! Cinquième pour la France, plus vénérée que toutes les mères, plus aimée que toutes les femmes, pour la plus grande France, la France immortelle, pour quelle soit victorieuse demain. Puis nos sept cents hommes invoquent Jeanne d'Arc dans ce refrain qui va **crescendo** comme un tonnerre:

Prends de nouveau ta place
Au front des régiments.

Un soir à **La Roche-sur-Yon,** un prêtre-soldat, le sergent Garnier, propose à des camarades disséminés dans l'église de dire ensemble quelques **Ave Maria.** D'autres se joignent à eux. Ils sont quarante. Le lendemain, un samedi, ils sont quatre-vingts; le lundi, ils sont quatre cents. Au bout de quelques jours, quinze cents hommes reviennent tous les soirs. Un prêtre, le P. Ordonneau, entre chaque dizaine de chapelet, dit un mot pour piquer leur attention, annonce de brèves nouvelles de la guerre pour leur donner du coeur, et leur adresse une courte, mais vibrante exhortation.

M. François Veuillot, dans la **Croix** du 23 novembre 1914, cite un aumônier racontant que bien souvent là où manquent les chapelets, les soldats s'en fabriquent avec des ficelles.

"Mais oui, une ficelle! Rien de plus facile!.. Une corde à noeuds en miniature; cinquante-cinq noeuds solides, assez gros, régulièrement espacés; une brindille de bois serrée dans le noeud qui unit chaque dizaine; et voilà un chapelet tout aussi convenable et plus résistant que beaucoup d'autres. Aussi je me suis donné la joie de rosarier toutes ces pieuses ficelles. Et nos troupiers, tandis que ces noeuds de matière commune glissent entre leurs doigts gourds de fatigue, rugueux de travail et gris de poussière, nos troupiers accumulent dans le ciel, pour eux-mêmes et pour les camarades tombés à côté d'eux, des trésors d'indulgences. Et je suis sûr que la Vierge Marie recueille avec un sourire de bonté les **Ave Maria** qui, du fond des tranchées, parmi la fumée des canons, s'envolent au long de la ficelle!"

Beaucoup égrènent le rosaire en mourant sur le champ de bataille, tel André Demarne, de Montmartre, dont Pierre l'Ermite a raconté la fin édifiante. "Le 7 septembre (1915), écrit un de ses camarades, mon pauvre ami a été très grièvement atteint par un éclat d'obus... Avant de le quitter, je l'embrassai. Il me demanda son chapelet, fit son acte de contrition et, d'un geste inquiet pour moi, me montra les Prussiens qui accouraient de partout."

On emporte un Vendéen mourant sur une civière. — Mon lieutenant? — Que voulez-vous, Galineau? A boire? — Non, donnez-moi, s'il vous plaît, mon chapelet qui est dans ma poche de droite. — Et, la tête renversée, les yeux fermés, de sa main gauche pendante, le mourant égrène ses **Ave Maria** qu'accompagne un léger mouvement des lèvres. Halte! dit le lieutenant. On dépose le brancard sur la mousse. Le chapelet est tombé. Le Vendéen est mort dans les mêmes sentiments que ses ancêtres qui allaient au feu, le chapelet enroulé autour du cou.

Le capitaine Senot de la Londe et son ordonnance viennent de tomber, atteints par des éclats d'obus. — François, j'ai mon compte: donne-moi mon chapelet qui est dans ma poche: nous allons le dire tous les deux. — Et tous deux prient dévotement la Vierge, sans s'occuper du canon qui fait gronder la terre.

O Notre-Dame du Rosaire, ô Notre-Dame de la mort, combien en avez-vous béni de ces héroïques agonies, combien en avez-vous cueilli dans les plis de votre robe d'azur de ces belles âmes qui vous criaient: Ma mère! Vous leur répondiez: Mes enfants! Oui, les soldats de France sont tous vos enfants. Ils vous prient pour eux-mêmes, pauvres pécheurs et pour leur patrie bien-aimée. Exaucez-les. Soyez pour eux la Porte du ciel, soyez pour la France Notre-Dame de la Victoire.

S. Coubé.

FAUT-IL LEVER LA TETE OU LA BAISSER?

On nous écrit:

Quand, après la consécration, le prêtre élève l'hostie puis le calice, les fidèles doivent-ils s'incliner pour adorer ou, comme je l'ai vu faire par certaines gens, lever les regards vers l'hostie?

Voici ce que je trouve dans la **Semaine religieuse** de Montauban, en réponse à cette même question.

Bien des fois nous nous sommes demandé quelle attitude nous devions prendre à ce moment solennel de la messe où le prêtre, ayant prononcé les paroles de la Consécration, élève successivement l'hostie et le calice, pendant que la clochette de l'enfant de choeur trouble seule le silence du saint lieu.

La pratique de regarder l'hostie est absolument conforme à l'histoire de la liturgie. Dès les premiers siècles de l'Eglise, l'élévation de l'hostie après la consécration se faisait chez les Grecs, pour donner à l'assemblée une occasion de renouveler sa profession de foi en la présence réelle. En Occident, cette élévation ne fut introduite qu'au XIe siècle, comme protestation contre l'hérésie de Bérenger, qui niait cette présence réelle; si le prêtre élevait l'hostie sainte, c'était apparemment pour qu'on la vît, pour qu'on la regardât.

Chez nous, il faut bien le dire, rares sont les yeux qui cherchent à voir la sainte hostie ou le calice dans la main tremblante du prêtre. C'est même, du jubé ou du fond de l'église, un coup d'oeil frappant que de constater, sous l'action du premier coup de clochette, la quasi disparition de toutes les têtes surtout aux groupes de petits garçons.

Les rubriques cependant insinuent le regard vers l'hostie et vers le calice. Celles du Missel disent que le célébrant élève bien haut la sainte hostie, et, les yeux fixés sur elle, comme tout à l'heure sur le calice, **il la montre** respectueusement au peuple pour qu'il l'adore.

Les mêmes prescriptions se retrouvent dans le **Cérémonial des évêques;** il faut toujours que le peuple puisse voir la sainte hostie et le calice au moment de leur élévation.

N'est-ce pas assez pour prouver que le désir de la sainte Eglise est que nous regardions ces espèces sacrées qui nous sont si ostensiblement montrées?

Voici d'ailleurs une confirmation éclatante de cette manière d'agir.

Le Pape Pie X accorde une indulgence de sept ans et de sept quarantaines aux fidèles qui au moment de l'élévation ou pendant l'exposition du saint Sacrement "**regarderont** la sainte hostie avec foi, piété et amour" en ajoutant cette invocation: **Mon Seigneur et mon Dieu.**" Ceux qui auront pratiqué pendant une semaine ce pieux exercice pourront gagner une indulgence plénière en s'approchant dévotement de la Table sainte. (**Rescrit** du 18 mai 1907.)

Une **solution pratique nous est donnée par la** Semaine religieuse **de Montréal. Unissons-nous au prêtre quand il fait la génuflexion, inclinons la tête un instant et adorons; puis, quand il nous présente la sainte hostie et le calice, portons les yeux sur l'autel en disant avec foi et amour:** Mon Seigneur et mon Dieu.

LE MARIAGE

Ce livre est digne de figurer dans les bibliothèques populaires et dans chaque foyer.

S. E. le cardinal Bégin le recommande chaleureusement.

"C'est un livre d'or", dit l'éminent supérieur de Saint-Sulpice.

"C'est un chef d'oeuvre", ajoute la **Semaine** de Montréal.

"Un excellent plaidoyer", remarque un avocat de Québec.

"Un remède à propos et salutaire", constate un médecin montréalais.

Bref, cette ouvrage d'une valeur réelle répond à un besoin actuel, surtout dans l'Ouest Canadien.

350 pages relié. $1.00 l'unité. Remise par quantité. S'adresser à l'auteur: R. Hamelin, curé, Adam, Mass., E.-U.

N. B.—Rien qu'à Willow Bunch nous en avons écoulé une cinquantaine d'exemplaires.

MONSIEUR GROSJEAN

Il y a de grands buveurs qui ont un embonpoint splendide. N'est-ce pas là une preuve de leur bonne santé et du pouvoir nutritif et fortifiant des boissons alcooliques, eaux-de-vie, vins et bières?

Il est presque superflu de répondre à pareille question. Il ne suffit pas d'être gros et gras pour être bien portant. L'obésité est même une maladie qui a ses dangers, et est passible d'un traitement spécial.

Examinez les cuisiniers et les boulangers; ce sont souvent des gens à la figure ronde et au ventre rebondi; n'allez pas croire qu'ils engraissent parce qu'ils se portent mieux. Au contraire, ils ont rarement bon appétit, et s'ils sont gros, ils sont aussi pâles et exsangues; on dit vulgairement que c'est de la "mauvaise graisse". En réalité, ils sont malades, empoisonnés lentement par les gaz délétères de leurs foyers.

Il en est de même des alcooliques; observez-les bien, ils ont mauvaise mine: le fond de leur figure est d'un blanc-jaunâtre, sur lequel tranche la couleur violacée du nez et des pommettes. Ces gens sont des malades, et ceux qui mangent peu parce que leur estomac refuse la nourriture, vivent aux dépens de leur propre substance et perdent rapidement la vigueur et la santé.

Dr Bienfait.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

ELEVE EN NON-CATHOLIQUE

(L'**Echo de New Bedford**)

Ne le nommons pas: son nom est un scandale pour ceux qui l'ont connu.

Pour toute carrière, il s'est donné la peine de naître, de sustenter les tripots, d'avaler et de mal digérer son gros héritage, de pourrir vivant et de mourir comme il avait vécu. Les journaux de New York ont annoncé sa mort sur un ton de délivrance. Cette fois, ils se sont abstenus de fouiller dans sa vie stercoraire pour y trouver matière fraîche à sensation et rassasier la fringale des lecteurs de la presse jaune. Il leur a suffi du nom, de la vignette, de trois ou quatre détails suggestifs, salissants, — si on pouvait salir une pareille mémoire et du décès de ce millionnaire paresseux, mort de vice au moment où il allait mourir de famine.

Je ne l'ai vu qu'une fois, sur les quais de New York, comme il montait dans le paquebot qui l'emporta en Italie. Il s'en allait mourir. Mais sa hideuse silhouette aperçue au passage s'est imprimée dans mon imagination; elle y reste, comme après une première lecture de Shakespeare reste dans le souvenir d'un enfant le spectre de Banco.

Un simple regard sur ce libertin moribond me fit froid.

L'aspect de cette tête de brochet, de ce visage de parchemin, de cet oeil mort mais avide encore, dont il plombait, avec une effronterie coutumière, les dames qu'il croisait sur la passerelle, est demeuré devant mes yeux comme une page de diffamation. En dépit de ses efforts de dandy, sa démarche était trépidante, poussive. L'agitation de ses mains gantées de frais, les protestations de sa toilette de jeune beau, ses cosmétiques, ses bras en arc et son tangage d'épaules, ne suffisaient plus à dissimuler les tares du débauché et à fermer les fissures, à travers lesquelles l'imagination s'ouvrait des perspectives sur le crime.

Or, il se trouva qu'en lui l'être et le paraître étaient d'accord; et, pour une fois, on tombait juste en jugeant sur l'apparence.

* * *

Mais, pensez-vous, puisque le type est infect, pourquoi en montrez-vous la silhouette aux lecteurs de l'**Echo?**

—Parce qu'il y a deux manières d'amener à l'imitation des modèles: l'attrait et le repoussoir. Il y a les figures et les vies dont on dit: "Je voudrais bien leur ressembler!" Ce sont encore les plus nombreuses, ou tout au moins celles auxquelles il faut plus souvent recourir. Il y a les vicieux répugnants, dont on dit: "Le ciel m'en préserve!"

C'est par l'observation de ce double sentiment que les Spartiates montraient des hommes ivres à leurs enfants pour leur inspirer l'horreur de l'ivrognerie. Et je n'ai point d'autre intention en crayonnant ce fils à papa: — enfant mal élevé avant d'être héritier, riche libertin et féroce jouisseur, dont la mort de chien exténué, préparée de loin par les vols de son père et les légèretés sentimentales de sa mère, reste comme la résultante normale de l'éducation donnée à beaucoup d'enfants de notre temps. Elle est symptomatique; elle accuse et condamne la génération qui fraye avec les héros de la table et de la luxure; elle fournit le diagnostic de la maladie dont souffre en ce moment, au Canada, comme aux Etats-Unis, toute la société qui recherche la compagnie des parvenus gavés de victuailles et vides de religion.

Un brave garçon qui avait beaucoup connu, sans pouvoir l'aider, ce débauché millionnaire, me disait ce matin;

—Il est mort ruiné, vidé comme sa bourse. Il avait mangé et bu son million et demi et l'avait sué en vices. Il était déjà envahi par les huissiers, quand il poussa le dernier hoquet de son agonie. La veille, il avait ingurgité sa dernière bouteille de scotch. Les médecins et les gardes-malades comme les autres femmes l'avaient abandonné, ne pouvant plus rien sur ce corps mésusé.

Il avait réussi à convaincre les parasites, des deux sexes, collés à son existence, comme les mouches à une chair en putréfaction, que l'argent achète et efface tout; n'ayant plus d'argent, il ne rencontra plus, à son dernier moment, un seul parasite. Son cadavre, ainsi qu'une carcasse, fut enfoui dans un champ diffamé.

—Mais comment en est-il arrivé là, possédant toutes les ressources de la vie?

—Son père a fait fortune dans les trafics honteux. Il s'était enrichi des sueurs des ouvriers et des larmes de leurs femmes, en vendant des flots d'alcool et autres poisons plus malfaisants, tandis qu'il s'en remettait à sa femme pour l'éducation de leur fils, ayant assez, lui, disait-il, de le rendre riche. Elle, perruche de luxe, trouvait sa jouissance dans un monde qu'elle éblouissait de ses diamants et de ses largesses de parvenue, et s'en remettait, à son tour, du soin de son enfant sur une bonne vicieuse qui le pervertit dès sa petite enfance. Au reste, cette mère haïssait de toute son âme égoïste les grandeurs de la maternité. C'est en sacrant comme une poissarde qu'elle avait vu ce fils venir au monde, et elle jurait, elle catholique, que toutes les lois du ciel et de la terre ne la contraindraient jamais à donner à ce premier-né un frère ou une soeur.

Cet enfant, baptisé, communié, fut envoyé dans une école publique. C'était sa place; l'école neutre est d'ordinaire un repaire sans danger pour qui n'a pas de traditions saintes à faire détruire. Il allait y trouver à souhait le complément à son éducation première et aux bénédictions méritées par cette femme jouisseuse et ce papa faiseur d'argent.

Il n'avait que treize ans, quand l'école le jugea "undesirable" et l'éconduisit. Il passa dans une institution d'éducation supérieure, — qui coûtait plus cher, veux-je dire, — où les profits du trafic paternel le maintinrent à force de dollars, afin de le faire continuer son oeuvre de paresse et de mollesse contagieuse, où sa mère entre deux courses allait le dorloter et le gaver, et d'où, heureusement, il sortit ignorant. Il eut au moins cela pour lui: il ne put jamais transformer en instrument de vice l'instruction élémentaire. Mais c'est bien le seul dont il n'ait pas abusé.

* * *

Voilà comment a vécu cet héritier trop nourri, ce fils **unique** dont l'éducation ne fit pas équilibre à l'argent. Sa trace est fétide. Ne la suivons pas plus loin, elle exhale toutes les odeurs de sentine, de "bar", de boudoir interlope et de mauvais lieux.

Enfin il est mort!

De lui, il ne reste plus de vivant que le témoignage rendu à sa formation. Sa fin est l'écho fidèle de sa vie. En mourant autrement, ce digne fils à papa et à maman n'aurait pas complété le juste châtiment de son père et de sa mère. Ses membres en loques n'auraient pas été emportés par la bonne porte.

Les sociétaires de sa comédie sinistre n'auront rien à ternir de sa carrière, il n'a pas même raté sa sortie.

F. LEMARC.

LE SAINT-SIEGE ET LE JAPON

Mgr Petrelli, légat spécial du Pape, vient d'arriver à Tokio, Japon, pour y présenter les félicitations du Souverain Pontife au nouvel empereur japonais. On s'attend, dans les milieux ecclésiastiques, que cette visite de Mgr Petrelli sera le commencement de relations suivies entre le Vatican et le Japon.

Autour de la Ferme



PAILLE COUPEE

On parle beaucoup de l apaille coupée. Ceux qui s'en servent la vantent beaucoup; les autres trouvent que ça donne trop d'ouvrage. Un correspondant de l'**Action Catholique** de Québec dit qu'elle ne gagne rien à être coupée et même qu'elle perd de sa valeur nutritive. Et pourquoi pas, une fois parti sur cet air-là, ne pas dire qu'elle est réduite en fumier. Ce n'en serait pas moins vrai.

Appuyé sur l'expérience des cultivateurs, je dis qu'il y a beaucoup d'avantages à couper la paille, le foin et le blé d'Inde. D'abord il faut admettre avec tout le monde que la paille, en la coupant, n'acquiert aucune valeur nutritive. Jamais personne ne l'a pensé, mais ce serait ridicule de prétendre que la paille, par le fait qu'on la coupe, perdrait de la valeur nutritive. On parle d'expériences par lesquelles on a nourri des vaches avec de la paille coupée; et les mêmes bêtes, nourries avec de la paille telle quelle pendant le même temps, auraient donné plus de lait pendant cette dernière expérience. La paille, hachée ou non, même mêlée avec de la betterave, n'est pas du tout une nourriture suffisante pour tenir les vaches au lait; avec un pareil traitement, le moindre petit changement de soin ou de température peut faire monter ou baisser le rendement du lait.

Ici, à cause de nos grands travaux des champs en été, nous préférons traire nos vaches en hiver. Il ne nous suffit donc pas de les hiverner en bon état, mais il faut leur trouver, sur nos terres, une nourriture propre à produire du lait. Or, le blé d'Inde, les racines, les trèfles, le son de blé, la moulée — les fourrages verts, sont excellents. La paille nous est aussi une aide importante, mais il faut trouver moyen de la rendre plus acceptable à ces pauvres bêtes. Après leur avoir servi une nourriture succulente et qui flatte leur goût, présentez-leur de la paille. Tout au plus en choisiront-elles ce qu'elles trouveront le moins mauvais et se coucheront sur le reste pour attendre une meilleure nourriture.

Plusieurs cultivateurs ont l'habitude de couper leur paille avec les fourrages verts et bien séchés et la servent à leurs animaux avec de la moulée, ou du son, ou des racines, ou encore avec du blé d'Inde coupé et un peu de sel. En quelques minutes les bêtes vident leurs crèches et se couchent pour digérer cette nourriture qu'elles ont mangée avec tant de goût

Cette paille complète la nourriture des bêtes et le fait qu'elles la mangent avec appétit et promptement est aussi à considérer. Voyez dans votre pâturage l'été: si vos vaches, à cause de la rareté de l'herbe, sont obligées de marcher toute la journée, quand même elles trouveraient toute la nourriture qu'il leur faut, elles ne donneront pas autant de lait que si elles étaient sur un gras pâturage ou une heure ou deux de marche dans l'avant-midi et autant dans l'après-midi leur suffiraient pour trouver leur nourriture.

Si on persiste à contester l'utilité de hacher les fourrages pour les rendre plus acceptables aux animaux, j'insisterai sur l'avantage qu'en retire le fermier lui-même.

Tout le monde ne s'entend-il pas à dire que dans une étable où on a tout le fourrage, un homme seul peut faire l'ouvrage de deux. N'est-il pas vrai que c'est un inconvénient bien grand de charroyer en hiver, par nos grands vents, le fourrage nécessaire pour un gros troupeau d'animaux? N'est-il pas mieux au moment du battage de placer la machine près de l'étable et d'apporter là pour battre tout le grain possible? Après les battages et les labours, ne vous serait-il pas possible d'avoir une hache-paille, car après les gelées il y a encore beaucoup de beaux jours. Vous pourriez apporter en même temps du foin — fourrages verts — et les couper en les mêlant avec votre paille. **Le blé d'Inde ne doit être haché d'avance.**" Votre machine vous logerait votre fourrage sur votre étable et vous seriez tranquille pour longtemps.

Pour cela il faut empêcher la sueur de l'étable de monter, car elle gâterait votre fourrage. Un bon plancher recouvert de deux à trois pouces de terre vous mettra à l'abri de cet inconvénient.

Un autre avantage du fourrage haché, c'est que vous pouvez placer sur votre étable cinq à six fois plus de fourrage que vous ne pourriez le faire avec du fourrage ordinaire.

Un dernier avantage serait que cette paille hachée servant de litière à vos vaches ferait un bien meilleur fumier.

Une bonne machine peut servir à plusieurs cultivateurs. Je ne conseillerais pas un petit hache-paille à main: attendez que vous puissiez en acheter un de 8 à 10 forces. En attendant, consultez ceux qui en font usage, et si réellement vous voulez garder des animau, vous finirez par avoir cette machine avec l'engin pour la mouvoir.

N.-C. JUTRAS, ptre.

ILS EN ONT ASSEZ

Ce que disent cinq mille lettres trouvées sur douze cents premiers prisonniers de l'Hartmannswillerskopf
Le Matin:

Nous venons d'avoir connaissance d'un dossier, d'une immense importance, qui nous révèle l'état moral et économique de l'Allemagne dans les trois derniers mois de 1915. Ce sont les quelque cinq mille lettres que l'on a trouvées sur les douze cents premiers prisonniers faits à l'Hartmannswillerkopf. Ces prisonniers appartenaient pour la moitié à une formation active, le 14e bataillon de chasseurs, et les autres provenaient de deux régiments de réserve, de deux régiments de landwehr et d'un bataillon de pionniers.

La lecture de ces lettres laisse l'impression très forte que la population civile de l'Allemagne est aux prises avec des difficultés plus grandes encore qu'on aurait pu le supposer, et que, sous l'influence de la misère, le découragement et la colère y feront des progrès rapides. Ces lettres traduisent naturellement l'état d'esprit des régions dont les prisonniers sont originaires, c'est-à-dire la Saxe pour le bataillon de pionniers, le Mecklembourg, l'agglomération berlinoise et les grands ports.

La vie hors de prix

Au sujet de la nourriture les mêmes plaintes se reproduisent partout. En voici quelques exemples:

Tout est trois fois plus cher qu'avant.

(**Violsen**, 14 novembre.)

Il n'y a plus moyen de boire du lait.

(**Hambourg**, 12 décembre.)

(**Mannheim**, 29 novembre.)

Il faut rester de trois à quatre heures devant la crémerie pour avoir un quart de beurre.

(**Berlin**, 14 décembre.)

Les boutiques sont fermées ou l'on dit que tout le beurre a été vendu. Il n'y a pas de légumes.

(**Glauchen**, 4 décembre.)

Il y a huit semaines que je n'ai pu avoir de graisse: elle est affreusement rare.

(Origine indéterminée, 15 déc.)

Pas de graisse, ni au marché, ni dans les boutiques.

(**Altsedde**, 3 novembre.)

On ne peut conserver ses forces avec du pain sec et des pommes de terre.

(7 novembre.)

A Berlin, on ne trouve plus rien pour son argent, plus de graisse, plus de lait.

(**Berlin**, 5 décembre.)

Tous les objets de première nécessité sont hors de prix. Dans beaucoup de villes, il n'y a plus de pétrole.

Nous pouvons nous estimer heureux d'avoir la lumière électrique. Tous les autres doivent rester dans l'obscurité, car il n'y a pas de pétrole, et une chandelle coûte vingt-cinq pfennig.

(18 octobre.)

Le manque de travail se fait cruellement sentir même dans les industries de guerre:

Julie travaillait à la capsulerie. Elle fait mieux de revenir, elle se tue de travail et elle était à moitié morte de faim.

(**Teterow**, 4 décembre.)

Les mobilisés se plaignent aussi de la nourriture. Tu sais que je suis obligée d'envoyer des paquets à Johan. C'est au 142e qu'ils en ont le moins. Ils n'ont presque rien à manger.

(9 décembre.)

Je te plains beaucoup, faire ton service et ne rien avoir à manger, c'est un comble!

(9 décembre.)

Hans, qui est sur le front anglais, dit que ses camarades se réjouiraient tous de la fin de la guerre, quelle que soit cette fin, je me réjouis que toi tu aies assez.

La paix coûte que coûte!

Cette détresse générale a sa répercussion sur l'état moral de la population civile. Plusieurs centaines de lettres trahissent l'attente anxieuse de la paix!

Cela ne peut pas durer. Les forces nous manquent. Quand nous aurons la paix, nous remercierons Dieu à genoux!

De telles phrases se montrent dans presque toutes les lettres.

Mais certains détails témoignent de l'immense lassitude du peuple.

Les gens sont si heureux, écrit-on le 3 novembre, que ce soit maintenant le dernier mois de la guerre, qu'ils comptent les jours qui nous séparent de la paix.

Le 11 novembre le bruit se répandit que la Serbie avait conclu la paix. Les drapeaux parurent aux fenêtres. Une heure plus tard il fallut les rentrer.

(15 novembre.)

Après le service solennel, le pasteur est revenu et a dit joyeusement que la paix serait faite en février. Tout le monde, dans le temple se mit à pleurer. On entendait les gens sangloter.

(21 novembre.)

Ces derniers temps beaucoup sont encore partis. Ils ne pensaient pas que leur tour pût jamais venir, car les pourparlers de paix étaient en train, disait-on.

(29 novembre.)

On dit que les hommes du landsturm seront appelés jusqu'à 53 ans. Il est impossible que cela dure ainsi.

(9 décembre.)

Tu connais André le confiseur, il est à l'instruction à Schleswig. Quand on lui a donné un fusil, il s'est débattu des pieds et des mains en criant: "Je n'en veux pas." Dernièrement un autre est tombé en pâmoison de peur.

(12 décembre.)

Ce soir, nous avons vu partir pour le front un demi-bataillon. C'était un spectacle lamentable.

(**Cologne**, 14 novembre.)

Quand tout le monde sera mort, la guerre finira peut-être.

(**Geetsmunde**, 1er décembre.)

A Plauen seul, 5,000 hommes manquent.

(5 décembre.)

Tout est fini. Nous serons obligés de tout abandonner si la guerre n'est pas terminée au printemps. Car ça serait la troisième saison sans recettes; nous ne pourrons pas tenir.

(5 décembre.)

Cette abominable guerre ne peut durer plus longtemps, la misère serait indescriptible.

(**Trèves**, 5 décembre.)

On ne peut même avoir de lait en l'achetant. Combien de temps cela va-t-il durer? Pourquoi devez-vous supporter la peine de sottises que d'autres ont décidées?

La révolte gronde

Mais dans les grandes villes le mécontentement prend la forme d'une véritable révolte.

Vous devriez vous révolter tout simplement. Cela vaudrait mieux que de vous laisser tuer ou estropier. Voilà assez longtemps que vous êtes en guerre. Nous en avons assez aussi, nous, les femmes, de mourir de faim. Ce n'est pas la paire de **groschen** qu'on nous donne (37 mark par mois) qui nous permet d'aller loin avec les trois enfants et le père. Pommes de terre et pain, pain et pommes de terre, c'est une pitoyable vie. Cela ne peut durer ainsi sans feu. Nous n'avons pas de charbon. Je n'ai pas d'argent pour en acheter. Retiens ce que te dit cette lettre, et fais-en ton profit.

(**Mannheim**, 26 novembre.)

Les lettres qui viennent de Berlin et des environs font même allusion à des troubles importants.

Nous attendons tous, ici, une paix prochaine, il en est temps. Le mécontentement causé par la cherté des vivres augmente. Ajoute à cela le manque de travail. Le moral du peuple est très bas, il faudrait peu de chose pour que sa colère éclate.

(**Berlin**, 3 novembre.)

Un mois plus tard il semble que cette colère ait éclaté.

Nous voulons espérer que la guerre finira bientôt. Les gens commencent à s'agiter, les vivres manquant. Samedi, nous avons eu une première bagarre.

(**Berlin**, 6 décembre.)

Ici, c'est une vraie guerre. On n'arrive plus à vivre. Tout est si cher qu'on en vient aux coups. Plus d'une femme est déjà revenue du marché sur un brancard.

(**Spandau**, 11 décembre.)

Ni beurre, ni margarine, ni rien. Qui sait ce qui va se passer encore à Berlin s'il n'y a pas de changement.

(**Charlottenburg**, 14 décembre.)

A travers ces lettres qui s'échelonnent sur trois mois, il est impossible de ne pas discerner un progrès constant dans la misère et dans le mécontentement. Plus résignés dans les campagnes, les sentiments du peuple se font âpres et violents dans les grandes villes. Depuis le 1er décembre, à n'en pas douter, l'émeute, après avoir longtemps couvé dans les âmes, a commencé à se répandre dans les rues de la capitale. Nul doute que sur des prisonniers appartenant aux autres grandes centres industriels on ne trouverait l'écho des mêmes agitations populaires.

Il ne faut pas oublier que, parmi les lettres adressées aux combattants, un grand nombre sont arrêtées par la censure. Celles que nous pouvons lire ont échappé par un pur hasard à un contrôle qui ne saurait être complet. Nous avons le droit, sans rien exagérer, d'en tirer la conclusion que la force morale est en pleine désagrégation chez nos ennemis.

APRES L'OMBRE...

Il est 10 heures du soir...

La journée a été lourde de prose.

On ne s'est pas fait prêtre pour s'occuper d'une plaque de calorifère qui casse... de petites jalousies qui sont comme des cailloux dans le soulier... ou pour négocier avec la voirie.

Mais surtout j'ai l'âme froissée.

C'est **nous**, toujours **nous**, qui faisons les frais de l'union sacrée. La basse campagne de l'**Humanité**, celle de la **Dépêche**... cette inextinguible haine que rien ne peut apaiser... ces gens qui veillent, et qui, pendant que les autres se sont tuer, préparent âprement le cerveau français de demain!...

Tout cela, et le reste, attriste le pauvre marcheur à l'étoile que je crois être.

A quoi bon se battre contre les Prussiens de l'extérieur si, pieds et poings liés, nous devons être livres à ceux de l'intérieur?

* * *

J'en suis là...

Sur mon bureau, des tas de lettres pas ouvertes.

Au fond, dans l'ombre, la grande horloge scande le silence...

Mon chat, assis comme un sphinx sur des "hommages d'auteurs", laisse errer la rêverie dédaigneuse de ses yeux d'or...

Enfin... seul!...

Juste à ce moment, on sonne...

—Encore!... J'ai un geste las, je croyais ma journée finie.

On susurre dans l'entrée.

Evidemment, Catu se débat. Mais quand c'est un curé ou un soldat, elle n'a pas la poigne vigoureuse.

Je la vois revenir, avec de la trahison dans les yeux.

—...C'est un pauvre soldat... Il est si maigre, si fatigué!. Ah! il aurait bien besoin d'un coup de brosse!. Il prend le train à minuit à la gare du Nord... Il n'a qu'un mot à vous dire...

Ce que je le connais ce mot-là!..

—Faites entrer...

Je prépare mon petit billet de cent sous... Pauvre gas!.. C'est d'ailleurs tellement humain!... Seulement, s'ils se mettent à monter à 10 heures du soir!...

* * *

La porte du salon vient de s'ouvrir...

Guêtré, coiffé d'un casque terreux, bosselé de sacs, accrochant la serrure avec son bidon et le tapis avec ses éperons, un artilleur s'encadre dans la porte.

Ce qu'il a l'air authentique, celui-là!..

—C'est bien vous, Monsieur le curé..?

—C'est moi...

Il me regarde avec complaisance:

—Je peux vous serrer la main?

—Oh! tant que vous voudrez..

—C'est que je vous connais rudement, savez-vous!. Il y a bien.. attendez..? vingt ans que je vous ai lu pour la première fois!..

Du coup, je me réassure de la présence du billet de cent sous..

—Et alors, mon brave, que désirez-vous de moi?

—Voilà... un tout petit service..?

—Ca y est!.. pensai-je.

—J'ai été blessé au côté, dans l'aine... un coup de grenade.. Mon pauvre Monsieur, j'aurais pas eu mon bidon, je ne serais pas ici aujourd'hui.

—Ce n'était pas celui-là..?

—Oh non, que ce n'était pas celui-là!... L'autre, il a été écrasé, aplati, anéanti, mais tout de même un éclat a eu assez de force pour me faire un de ces trous!. Tenez... voyez vous-même..?

* * *

Ecartant une capote striée de grosses reprises, l'homme me fait constater, à l'endroit de la poche, un trou impressionnant.

—En effet, vous l'avez échappé belle!.. L'os n'a pas été touché.?

—Si... un peu... Mais je suis Breton, on a l'os dur dans la famille.

—Et ce service que vous attendez de moi..?

—C'est vrai!.. je parle!... je parle!.. S'agit pas de manquer mon train... Voilà: quand je suis parti de Guimgamp, il y a plus d'un an ma bourgeoise m'a donné comme ça trois pièces de vingt francs, toutes nos économies. Ca n'est pas le Pérou... mais enfin c'est toujours trois pièces de vingt francs... Et comme je ne peux pas aller à la Banque à cette heure, je me suis dit: "Pierre — excusez-moi, on vous appelle comme ça, — c'est sur ma route!." Alors, je suis monté. Mais vous savez? j'ai bien failli redescendre... Vous en avez un gendarme!.. Il ferait peur aux Boches savez-vous!..

—C'est très beau d'apporter ainsi votre or!...

—Dame, on fait son petit devoir, comme les camarades!

* * *

Et il essaye de trouver sa poche.

Mais ce n'est pas facile avec tout son paquetage.. .surtout que les trois pièces doivent être à fond de cale.

Enfin... ça y est tout de même!

Péniblement, il extrait un de ces porte-monnaie plat, aux lamelles détain, qu'on fabrique un peu partout en Algérie.

—Je ne l'ai pas ouvert de toute la campagne!.. Tiens..? il est, comme qui dirait, collé..?

Je regarde...

En effet, il est collé, le porte-monnaie..? Mais la colle est rouge..? C'est tout simplement du sang; la pochette de cuir en est pleine, et les trois pièces d'or n'en font qu'une, agglutinées elles aussi par le sang...

Il s'en excuse, le pauvre poilu.

—Je n'avais pas vu... sans quoi!...

—Comment donc!.. Vous donnez votre sang et votre or, et vous vous excusez!...

J'ai voulu lui glisser soixante-cinq francs de billets, mais il m'a rendu les cinq francs de trop.

—Cà... jamais!..

Et dans ce "jamais", il y avait la fierté de toute une race.

—Vous les donnerez à un camarade.

—Comme çà, j'accepte...

Il est reparti simplement, comme il était venu.

Je l'ai entendu descendre.. La porte d'en bas s'est ouverte, puis s'est refermée...

Et ses pas ont depuis longtemps cessé de résonner sur le trottoir, que je regarde encore, sans les toucher, ces trois pièces d'or qu'une résille de sang tient ensemble.

Quelle image de ce que devrait être mon pays!..

Quel réponse à mon geste las!..

Sans doute, il y a chez nous des misérables dont la conduite soulève de dégoût le coeur du Juge éternel.

Mais dans l'autre côté de la balance, ce même Juge jette le sang et l'or des humbles, le coeur brisé des mères et des veuves, les sacrifices immenses de ceux qui se donnent sans faire de politique.... uniquement parce que c'est le devoir.

Et si dix justes auraient suffi à sauver Sodome, de quel poids pèsera la foi de tant de simples, la vie de tant de martyrs!

Après l'ombre, Dieu m'envoyait la lumière...

Pauvre petit soldat breton qui, au moment où j'écris ces lignes, déambule vers la gare dans le noir des rues de Montmartre, tu ne te doutes pas... tu ne te douteras peut-être jamais du bien que tu viens de me faire...

Pierre l'Ermite.

LE "DEVOIR" ET LA GUERRE

Par M. Bourassa

Le texte revu du discours prononcé par M. Bourassa au dîner du **Devoir** vient d'être mis en vente aux bureaux du **Devoir** et dans les principales librairies.

Ce discours s'attache particulièrement à mettre en relief deux points principaux: le lien entre l'impérialisme et la question de race, le danger croissant de l'américanisation résultant du caractère de notre participation à la guerre.

Cette nouvelle brochure se vendra 15 sous l'exemplaire, $1.50 la douzaine, $10.00 le cent, — **frais d'expédition compris.**

Il ne sera fait aucun crédit ni aucune réduction sur les prix de douzaine et de centaine pour les commandes de moins de 12 ou de 100 exemplaires, sauf pour les libraires.

Toute remise par chèque, bon poste, etc., doit être **payable au pair à Montréal** et porter le timbre de guerre, ou être majorée de l'équivalent: 15 sous pour perception de chèque et 2 sous pour la taxe de guerre. La même règle s'applique aux chèques des Etats-Unis.

Les remises en timbres doivent être faites en timbres-poste ordinaires du Canada, et non en timbres de guerre.

EN PROVINCE

SAINT-MALO

Noces d'or

Nous avons eu samedi dernier dans notre village une véritable fête de famille. M. et Mme Antoine Fréchette célébraient le cinquantième anniversaire de leur mariage.

Le matin à neuf heures avaient lieu une grand'messe d'action de grâces où les jubilaires entourés de leurs enfants se firent un bonheur de communier.

Pendant la messe notre vénéré Pasteur sur en termes touchants fit l'éloge des époux.

Voici le discours qu'il leur adressa:

"Que les époux voient tous "deux les enfants de leurs en- "fants jusqu'à la troisième et "quatrième génération et qu'ils "parviennent à la vieillesse dé- "sirée."

Voilà le voeu que fait la sainte Eglise chaque fois qu'Elle préside à l'union de l'époux et de l'épouse.

Cher Monsieur, chère Madame, Il y a cinquante ans, aujourd'hui même, un jeune couple, tout resplendissant de jeunesse et de joie, gravissait le coteau qui conduit à l'église de leur paroisse, pour aller demander au prêtre de bénir leur union.

Le jeune homme avait dix-neuf ans et la jeune fille dix-sept. Ils étaient jeunes et par conséquent capables, tous deux, à l'aurore de leur vingt ans, et pendant de longues années, de remplir la noble mission que Dieu confiait à leurs bras jeunes et vigoureux. Ces deux jeunes voyageurs dans le chemin de la vie, pressentant une longue route à parcourir, commençaient leur voyage terrestre à deux, dans la plénitude de la jeunesse: ils n'attendaient pas que leurs forces fussent à moitié épuisées pour aller élever ce noble monument social et chrétien que l'on nomme la famille Honneur à ces jeunes foyers, pleins de sagesse et de prévoyance qui sont la force et l'espoir des nations, la joie du ciel. Dieu a réservé pour eux les meilleures bénédictions.

Pour vous, cher Monsieur et chère Madame, ce fut un beau jour que celui où vos deux jeunes coeurs vinrent demander à Dieu la grâce d'une union chrétienne — toujours — heureuse, féconde et durable. En vous faisant cortège, vos amis, vos pieux et vénérables parents venaient unir leurs voeux et leurs prières aux vôtres à cet instant solennel de la vie.

Et quand, après la messe, la dernière bénédiction du prêtre fut tombée sur vos fronts radieux, chacun put se retirer, le coeur plein de joie et d'espérance: Dieu avait passé dans vos âmes en y mettant le courage et la paix.

Quelles ont été pour vous ces cinquante années qui viennent de s'écouler si rapidement? Je ne saurais le dire dans le détail. Il y a eu des joies et des peines, des beaux jours et des épreuves des jours d'espérance et, aussi, de découragement; mais Quelqu'un que vous avez gardé précieusement près de vous, dans les bons comme dans les mauvais jours, c'est le Grand Dieu, témoin et protecteur de votre union. Voilà pourquoi vous avez pu, en tout temps, lever le front avec confiance; Dieu, votre Grand Ami, était là pour vous aider à porter le fardeau lorsqu'il était trop lourd. Ainsi s'est écoulé ce demi-siècle, à l'ombre du bras tout-puissant de Dieu en répétant souvent ces bonnes et antiques paroles: "A la grâce de Dieu" ou encore "Comme le Bon Dieu voudra", paroles bien puissantes et bien chrétiennes qui apaisent toujours le vinaigre qui monte parfois de notre cocur troublé.

Après cinquante ans de vie passée ensemble, sous le même toit, — événement assez rare, — vous revenez, cher Monsieur et chère Madame, aussi joyeux qu'autrefois près du même Dieu, qui a réjoui vos premières années de mariage, faire monter vers lui vos accents de suave reconnaissance; vous revenez, non plus comme jadis, avec toute la splendeur de la jeunesse de vos vingt ans, mais avec la majesté d'une vieillesse encore vigoureuse, la tête ornée d'une couronne de cheveux blancs: avec l'auréole d'une vie pleine d'honneur, de foi, de paix, de vertu, de piété et de bienfaisance; vous revenez, mais, — quelle floraison! — avec, autour de vous toute une couronne d'enfants chrétiens, sains, vigoureux, qui portent, dans leur coeur, l'impression des vertus que vous y avez semées et qui vous entourent de leur affection la plus sincère et la plus profonde.

Quand, après une belle journée de printemps, le soleil commence à descendre à l'horizon, le laboureur, qui a marché et tourné tant de fois dans son champ, s'arrête enfin un instant, jette un long regard autour de lui et contemple, avec une juste satisfaction, cette terre qu'il vient d'arroser de ses sueurs et que les rayons de soleil embrassent, si doucement avant de disparaître — oh! avec quelle légitime fierté ce bon laboureur aime et admire son travail, à ce déclin de la journée.

Et vous aussi, vénérables époux, au déclin de ce grand jour que l'on appelle la vie, vous pouvez contempler votre travail: ces multiples enfants qui vont continuer la belle tradition chrétienne des ancêtres. Selon la comparaison de nos Livres Saints — si simple et si vraie qu'il semble s'en dégager un parfum chaque fois qu'on en parle, — vous avez été cette vigne féconde qui fait le bonheur et la gloire de la maison familiale. Ces jeunes enfants, comme de jeunes plans d'oliviers, entretiendront comme une fête continuelle, autour de votre table: ils seront comme les derniers rayons de soleil d'un beau soir dans votre âme: ils apporteront le calme, la paix, la sérénité dans votre coeur et rendront douce et suave l'aurore de la grande Eternité."

* * *

Après la grand'messe, quelques invités et les enfants se rendirent à la demeure de leurs parents, où les attendaient un repas vraiment somptueux. Pendant qu'ils étaient à table, le petit Marcel Tétreault, au nom de tous les petits-enfants, renouvela à ses grands-parents ses souhaits de longue et heureuse vie. M. le Curé, qui présidait le repas, répondit par quelques paroles bien appropriées.

La journée se passa trop vite au gré des invités et ce fut sur ces paroles tout à l'éloge de la famille Fréchette "L'on en parlera longtemps" que l'on se sépara.

Etaient présents: le Rév. Isidore Macaire, M. et Mme Xiste Fréchette M. et Mme Joseph Fréchette, M. et Mme Alphonse Lambert, M. et Mme Edmond Fréchette, M. et Mme Edouard Fréchette, M. W.-A. Tétreault, M. et Mme Hector Guertin, M. et Mme Rémi Gosselin, Mlles M.-L. Toupin, Dorothée Lambert et Annette Poulin, M. et Mme Louis Tétreault.

De nombreux cadeaux furent offerts aux jubilaires.

Un invité.

* * *

Voyage à Saint-Gervais, P.Q.

Nos chers et aimables compatriotes, M. et Mme Eugène Rouillard, et Mlle Jeanne d'Arc, leur fille, nous sont revenus, lundi soir, enchantés de leur voyage au pays natal. Il serait trop long d'énumérer les fêtes et soirées passées à Saint-Gervais, Saint-Anselme, Saint-Vallier, pendant ce court séjour de deux mois, près de parents, frères, soeurs, de vieux amis qu'on avait laissés il y a presque cinq ans. Il fait si bon revoir le berceau de son enfance, revoir le vieux clocher et entendre roucouler ses cloches, serrer des mains sympathiques et dévouées.

Comme des soldats qui reviennent du front, nos colonisateurs du Manitoba retournent de temps en temps raconter à leurs compatriotes d' "En Bas", les progrès, les conquêtes de la race canadienne dans l'Ouest; au prix de terribles difficultés et d'épreuves, c'est vrai; mais la gloire de la conquête du sol chèrement acquis en rejaillira sur la nation canadienne entière; comme des soldats, ils font flotter sur des terres autrefois arides et incultes le drapeau canadien. Par leur travail intelligent, indomptable et persévérant, véritables fondateurs, ils étendent au loin son signe, sa gloire et sa puissance.

Que nos amis d' "En Bas" tâchent de se graver profondément dans le cerveau ce beau et noble travail patriotique et chrétien.

Jean Goulet.

* * *

Mme Jean Goulet, de Saint-Malo, a profité de la clémence exceptionnelle de la température pour aller, jeudi dernier, à Saint-Vital, rendre visite à sa belle-soeur Mme Vve Joseph Mouard.

La mort vient encore de faire sa moisson en enlevant à l'effection des siens un de nos plus respectables citoyens dans la personne de M. Pierre Trudel. En moins de trois jours la mort fit son oeuvre. Il est mort d'une fluxion de poitrine. Il laisse pour déplorer sa perte une épouse et dix enfants.

Le service eut lieu mercredi à dié heures, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. Le service fut chanté par le Rév. M. Macaire, curé. M. G. Bérard conduisait le deuil. Les porteurs étaient: MM. Onésiphore, Emile, Conrad, Argimir et Arsène, tous enfants du défunt, et M. Georges Barnabé, son gendre.

A la famille en deuil nous offrons nos plus sincères condoléances.

FANNYSTELLE

On ose tenter d'annuler nos droits scolaires en foulant aux pieds l'acte de la Constitution du Canada, et encore on oserait même forcer les marchands français et canadiens-français d'exclure la langue française dans les relations commerciales, dont voici une reproduction qui nous vient d'un marchand quincaillier en gros, bien connu à Winnipeg.

"We notice from your letter that future correspondence with us will be written in French. While we recognize French is the language of diplomacy the language of commerce on the continent of North America is English and as we have devoted all our time and attention to the study of commerce, our French has been sadly neglected, and we would appreciate very much if you would write your letter in English. However, if you cannot, we will have them interpreted, but this all takes times, etc."

"Our French has been sadly neglected", ce qui veut sans doute dire que ce magasin n'a pas de Canadien-français à son service; et dire que ce bon marchand se nourrit du jus des grosses commandes qui lui viennent des marchands canadiens-français.

Nous sommes bien résolus de continuer à l'avenir toutes relations commerciales en français. S'il refuse, nous lui "boycotterons" ses marchandises au moins dans notre commerce.

Donc nous supplions instamment nos marchands français et canadiens-français de faire valoir auprès des marchands en gros de Winnipeg et d'ailleurs, la langue française.

* * *

Rapport de la seconde assemblée convoquée à Fannystelle le 20 février 1916 pour la propagation de nos droits de Canadiens-français, à midi, à l'école du village. Elu comme notre président honoraire, M. le Curé.

Proposé par M. Ph. Painchaud, secondé par M. Achille Morissette: M. Alfred Piché, pre, comme président actif.

Proposé par Joseph Painchaud, secondé par Emile Guyot: Edgar Guilbault comme secrétaire.

Etaient présents: Alfred Piché, Albert Piché, Pierre, Philippe Eugène et Joseph Painchaud, Clair Lavigne, Marcel, Henri Benjamin et Odilon Arnal, Emile, Jean-Louis Guyot, Henri Provencher, Onésiphore Hamel, Achille et Amédée Morissette, Adolphe Béliveau, Ernest Desilets, Omer et Chas. Cyrenne, Ulric Boisvert et Edgar Guilbault.

Après quelques mots adréssés à l'assemblée par M. Emile Guyot, il fut résolu de déléguer certains d'entre nous à se rendre à une assemblée générale des Canadiens-français, laquelle aura lieu au collge, à Saint-Boniface, vendredi le 25 courant et ceux-ci ont été choisis:

Proposé par Ph. Painchaud, secondé par Chas Cyrenne: Ernest Desilets.

Proposé par O. Hamel, secondé par Ph. Painchaud: Marcel Arnal

Proposé par Achille Morissette secondé par Henri Arnal: Charles Cyrenne.

Proposé par Joseph Painchaud, secondé par Achille Morissette: Alfred Piché, pre.

Proposé par O. Hamel, secondé par B. Arnal: les commissaires de notre école.

Proposé par O. Hamel, secondé par Ph. Painchaud: Henri Arnal.

Proposé par Henri Arnal, secondé par Amédée Morissette: Ulric Boisvert.

Proposé par Joseph Painchaud secondé par Ernest Desilets, Geo Ménard.

Proposé par oJs. Painchaud, secondé par Ben. Arnal: Ed. Guilbault.

Proposé par O. Hamel, secondé par Achille Morissette: Eugène Painchaud.

M. Joseph Painchaud a pris la charge de faire les démarches pour obtenir si possible des billets le chemin de fer à prix réduit pour l'occasion

Midi trois-quarts: les "Canayens" ont faim.

J.-Edgar Guilbault,
Secrétaire.

* * *

M. et Mme Ernest Desilets sont de retour d'une promenade de quelques mois dans la province de Québec.

* * *

M. E. Piché, accompagné de sa soeur, Mlle Annette, sont de retour de Sainte-Gertrude, P.Q. Ils passeront quelques semaines en visite ici chez des parents et amis avant de retourner dans leur famille à Gravelbourg, Sask.

MM. Cadieux et Boucher, de Gravelbourg, Sask., sont envisite ici chez des aprents.

* * *

M. Dumont est en promenade ici. Il retournera à Gravelbourg, Sask., sous peu.

* * *

M. et Mme Joseph Piché sont de retour de Harris et Gravelbourg, où ils étaient en promenade chez des parents et amis.

* * *

Mme Albert Piché est confinée à l'hôpital de Saint-Boniface depuis quelque temps. Nous sommes heureux d'aprpendre que sa santé est meilleure.

Yvonnic.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Deuxième partie de cartes du Groupe Langevin de l'A. C. J. C. dimanche le 13.

Le prix des dames, donné par M. le maire Finnigan, fut gagné par Mlle Anna Delorme; consolation, Mlle Maria Bleau. Le prix des messieurs, donné par M. S.-H. Paradis, fut gagné par M. Amédée Fournier; consolation, M. Louis Grouette.

* * *

Autre réunion le 20. Temps superbe; aussi, assistance très nombreux: cent personne.

Le prix des dames, offert par les Révérends Frères, est gagné par Mme J.-G. Dufresne; consolation, Mlle Anna Duhamel. Le prix des messieurs, offert par un ami du Groupe Langevin, est gagné par M. J.-B. Perreault; consolation, M. Pierre Falcon.

* * *

La prochaine réunion aura lieu dimanche le 27 février.

SAINT-CLAUDE

M. Ed. Tissot, commerçant, s'était rendu dernirement à Rosebank, pour les besoins de son commerce. Il fit une chute dans laquelle il se fit une violente entorse. L'hospitalité lui ayant été refusée dans une maison voisine, il dut rejoindre son "cutter" et se rendre à Saint-Claude, d'une distance de quelque vingt-quatre milles, sans aucun soin. Il s'est alité à son retour.

* * *

M. Ed. Murray est retourné samedi à Winnipeg avec quatre recrues: Thomas Dubois, Jacques Mallet, Henri Rosset et Barthélemy Perrout. Un autre engagé pour l'armée canadienne, Jean Guyard, partira le 5 mars. Les recruteurs ne réussissent guère ici avec l'élément anglais.

* * *

Dernièrement, M. Hilaire de Moissac a été attaqué dans les rues de Saint-Claude par un monsieur qui le prenait pour son frère Charles. L'assaillant ayant immédiatement constaté son erreur, lui fit ses excuses. M. Hilaire de Moissac les accepta et l'affaire fut arrangée.

Saint-Claude.

SAINTE-AGATHE

M. Conrad Gauthier, secrétaire de la Municipalité, était en promenade chez son père, dimanche dernier.

* * *

M. Josué Lagassé, de La Salle, était en promenade chez une amie.

* * *

Mlle Marthe Beaudry, de Saint-Lazare, garde-malade de Saint-Boniface, est en promenade chez M. Pallard.

* * *

M. Aimé Courcelles est revenu d'un grand voyage de Fisher Branch.

* * *

M. et Mme Paul Péloquin ont été passer trois jours chez leurs parents à Norwood.

* * *

M. Louis-Edouard Dumesnil, ainsi que Mlle Marie-Joseph et Jean-Marie Lapalisse, ont été rendre visite à leurs oncles de Saint-Pierre dimanche dernier.

* * *

Mlle Marie Saurette, institutrice de l'école Saint-Antoine, a été chez ses parents vendredi soir, puis elle est revenue lundi matin pour reprendre sa classe.

* * *

M. Signor Beaudoin, par cause de maladie, ne peut retourner au Séminaire de Saint-Boniface. C'est avec regret qu'il quitte ses études. Nous espérons que sa santé s'améliorera.

* * *

M. Pilon, voyant le beau temps, crut que le printemps arrivait, et est revenu avec un auto ces jours derniers.

* * *

Comme c'était la semaine du "Bonspiel", beaucoup de gens en ont profité, quelques-uns pour aller voir les autruches, d'autres pour se faire remplir ou extraire des dents. Parmi ceux-là on remarquait Mlle Ozanna L'Heureux, fille de M. Arthur L'Heureux, d'Aubigny.

* * *

Les veufs, voyant le beau temps, mirent leurs chapeaux durs et leur manteau de printemps pour aller à Winnipeg. Peut-être y vont-ils pour chercher une compagne. Nous verrons cela bientôt, j'espère. Hourrah pour eux!

* * *

Dimanche dernier une partie de whist eut lieu chez M. Alarie, à l'occasion de l'anniversaire de Mlle Alarie. Un grand nombre se rendirent malgré la mauvaise tempête.

Le prix ont été distribué d'abord au gagnant, M. Ernest Joyal et Mlle Thérèse Hébert. Les perdants furent M. Albert Péloquin et Mlle Lucienne Péloquin.

* * *

Dimanche soir, M. Bernard Beriault donna une partie de carte. Ah! nous aimons cela aller aux parties de cartes, surtout quand il fait beau clair de lune. Tous les gens étaient ambitionnés au jeu. Quelques-uns jouaient pour le premier prix, d'autres pour le dernier. Les gagnants furent Mlle Cécile Dumesnil et M. Lévis Courcelle: les perdants furent Mlle Elizabeth Courcelles et M. Emile Tréneau. Nous félicitons les gagnants et nous encourageons les perdants pour une autre fois.

* * *

Mlle Rose-Marie Lafond était en visite chez sa soeur Mme Hector Fontaine, dimanche.

Bon bec sucré,

LA GRANDE AMIE

Par

Pierre l'Ermite



S'il pleut, Jacques apparaît à l'Abbaye avec toute une provision de belle humeur; et les hautes pièces étonnées semblent réveiller leurs échos pour répondre aux saillies étincelantes du grave Jacques de la Ferlandière... Il veille à tout: comme le régime d'Odile consiste en un ensemble de précautions, le jeune homme, avec une attention discrète, mais de tous les instants, s'arrange afin qu'Odile s'y conforme, sans pourtant trop en ressentir la servitude: et ce fort a des délicatesses de maman pour amener sa fiancée à faire, pour sa santé, des sacrifices auxquels jamais, sans lui, elle n'aurait consenti à se plier.

En voiture, tout d'un coup, à un carrefour, sans se douter de rien, Odile rencontre le médecin de la Ferlandière, le brave docteur Mutin: et, comme au hasard, prend sa consultation, sans avoir eu l'énervement de la prévoir.

Peu à peu Jacques ramène la jeune fille vers les choses qu'elle aimait. Il y a des moments dans la vie, où, froidement, on laisse se dénouer tous les liens qui attachent à l'existence et constituent sa raison d'être, des moments où l'on meurt partiellement, avant la mort définitive qui n'a presque plus rien à trancher. Déjà, Odile avait commencé ce douloureux travail de la séparation. Jacques l'arrête sur cette voie; et, les uns après les autres, reprend tous les liens dont beaucoup flottaient à la dérive, sur le courant de la vie, perdus au milieu du naufrage de toutes ses espérances.

Le jardin de l'Abbaye reçoit d'abord une toilette spéciale et un dessin nouveau; puis, chaque soir, Jacques arrive avec, dans ses poches, des échantillons de papiers, d'étoffes, des croquis d'ameublements; il force Odile à s'intéresser à tout, provoque son avis, entretient des discussions; bien plus, afin de retourner, de labourer plus profondément la terre des mauvais souvenirs, il lui fit refaire le voyage de Paris, mais en famille, avec Jeanne et sa tante.

Ils partirent de Tergnier un matin à 6 heures; et Odile, un peu étonnée d'elle-même et du renouveau qui apparaissait en son âme, débarque dans la capitale à 8 h. ½.

Elle ne connaissait pas Paris à cette heure matutinale, et revit, toute joyeuse, des rues où, quelques jours auparavant, elle avait promené sa lassante tristesse. Assise en voiture à côté de Jacques, elle s'intéressa au mouvement de la ville le matin, aux fillettes courant chercher le lait de leurs mamans; aux porteuses de pain; aux troupeaux de chèvres s'arrêtant aux portes pour se laisser traire par leur conducteur basque; à cette allée et venue coquette des petites ouvrières au teint pâli, aux doigts fluets, à la toilette bon marché, mais portée avec ce goût suprême dont aucune cité du monde ne possède le secret: humbles couturières, jeunes modistes, **petites mains** descendant des quartiers excentriques vers le coeur de la capitale; bonnes affairées; femmes revenant de la Messe et conservant sur leur front quelque chose comme le rayonnement de leur prière: employés à la mine reposée par la nuit, s'acheminant lentement vers le bureau en lisant le journal; marchandes de fleurs à la voiture, bouquetières au panier, tout le mouvement de la rue sans l'énervement de la poussière et de la chaleur; et, sur tout cela, l'air rafraîchi, le soleil levant qui découpe de larges bandes d'ombre fraîche au pied des maisons, le soleil qui éclaire sans aveugler et attiédit sans tout rôtir.

Comme si la capitale voulait définitivement se réconcilier avec la jeune fille, il n'y eut aucun des ennuis ordinaires aux acheteurs pressés de repartir; pas de foule dans les magasins; les employés furent aimables, se montrèrent empressés auprès des jeunes gens, descendirent d'eux-mêmes le ban et l'arrière-ban des échantillons: et midi sonnait à l'horloge du Conseil d'Etat, qu'Odile, encore au Louvre, parlait du Bon Marché pour le soir!

Mais Jacques ne voulut pas: c'était assez de fatigue pour aujourd'hui..., on repartirait par l'express de 3 h. 50. Et comme Odile proteste, Jacques déclare qu'il est le maître, puisqu'il est le fiancé, le mari de demain!... Ce qui fit beaucoup rire.

Puis, tous ensemble, ils allèrent déjeuner dans un restaurant du boulevard, où, contrairement à toutes ses prévisions, Odile s'amusa encore. Elle voulut commander le menu elle-même, et choisir des plats inconnus à la cuisine de l'Abbaye. Le déjeuner débuta très gaiement avec un potage **Esaü** réclamé spécialement par Jacques, que ce vocable biblique intriguait; le jeune homme prit d'ailleurs une mine navrée en voyant arriver un prosaïque potage.... aux lentilles, au lieu des magnificences culinaires que, pour une fois, il avait rêvées. Odile fit la grande enfant, et tint à ce que Jacques l'absorbât jusqu'à la dernière lentille... Jeanne et la tante étaient heureuses de voir ainsi le visage d'Odile s'éclairer; la journée fut excellente.

—Vous voyez, Jacques, disait Odile dans le wagon, il ne faut plus me quitter: A vos côtés tout devient beau... même cet affreux Paris.

—Mais, pardon, ma grande!... quelle est la jeune fille qui est venue toute seule, et en cachette, voir le docteur Holtaut?...

—A propos, interrompt Odile en riant, c'est regrettable de ne pas lui avoir déposé notre carte, à cet exquis docteur!...

—Nous prendrons notre revanche dans quelques mois... Ne le cartonnons qu'au retour de notre voyage de noces...

—Où le ferons-nous, ce voyage..? A Sainte-Odile..?

—Non: Sainte-Odile, c'est tout de suite, dans une dizaine de jours, pendant qu'il fait très chaud... Vous voulez bien?

Et Odile avec le geste devenu familier depuis leurs fiançailles, lui tend la main, sa figure s'éclaire de son bon sourire d'autrefois:

—Mais, ami, puisque vous êtes le maître!!.... Vous savez bien, vous l'avez dit tout à l'heure, au Louvre...

Le lendemain du voyage à Paris, Jacques, à cheval, passa devant l'Abbaye de très bonne heure pour surveiller ses ouvriers: et en côtoyant le long mur de la propriété, tout ourlé de lierre, il s'aperçut avec un certain étonnement que les fenêtres de la chambre d'Odile étaient déjà toutes grandes ouvertes.

Alors, tout bas, il appela:

—Odile!...

Personne ne répondit.

Un peu inquiet, Jacques met son cheval sur la bordure gazonnée et fait le tour de l'Abbaye. Arrivé devant la barrière blanche du cottage, il aperçoit Odile en peignoir, gracieuse comme une apparition. Elle revenait du jardin avec une fraîche, une éclatante gerbe de fleurs dans les bras: elle s'arrêta devant son atelier de peinture, et s'installa pour faire des bouquets dans de vieux cuivres dont elle avait la passion.

Jacques allait discrètement se retirer, mais Djinn aboya tout à coup avec transport. Odile lève brusquement la tête, et aperçoit Jacques, un peu confus de son indiscrétion, mais très joyeux, et qui lui tire un gai coup de chapeau...

—Déjà levée..! fait-il avec l'intonation heureuse d'un médecin de famille, dont la cure dépasse toutes les espérances.

—Mais oui...

—Et... on peut entrer...?

—Non, Monsieur!...

Ce "**Monsieur**" amuse beaucoup le jeune homme.

—Tout à l'heure... insiste-t-il... en repassant?..

—Peut-être!... répond Odile, taquine.

En effet, à 10 heures, Jacques revint et trouva sa fiancée dans l'atelier, très occupée à peindre; elle n'était pas entrée dans cette pièce depuis un mois.

Et comme Jacques, de plus en plus heureux, admirait cette ardeur au travail la jeune fille lui expliqua qu'elle s'entraînait pour Sainte-Odile:

—Il y aura là-bas, je suis sûre, bien des paysages à faire et des croquis à prendre?...

—Vous trouverez des paysages superbes!

—Cest toujours entendu, nous partons la semaine prochaine, tous les quatre?

—Vous trouverez des paysages superbes!

—Cest toujours entendu, nous partons la semaine prochaine, tous les quatre?

—Tout à fait arrêté.

—Et quel genre de paysages... tristes... gais?...

—Oh! vous savez, Odile, le spectacle est dans le spectateur; chaque paysage est beau, tout dépend de ceux avec qui on le voit.

—Et avec moi..? demande Odile en regardant Jacques bien en face avec ses grands yeux bleus.

— . . . . ! ! !

Ils partirent, en effet, un soir, tous les quatre, par l'express de la gare de l'Est; et le voyage entier ne fut que l'adaptation exquise de la dernire parole de Jacques: "Chaque paysage est beau, tout dépend de ceux avec qui on le voit." Il aurait pu ajouter: "Tous les voyages sont faciles — même le grand voyage, — pourvu qu'aux heures dures on ait une main amie pour appuyer la sienne." Odile semblait voir la nature entière dans les yeux de Jacques, et se sentir partout chez [illegible] quand son fiancé était là.

Le lendemain, ils se réveil[illegible] à Sai[illegible] [illegible]ié. Jacques prit, à [illegible]

SAINTE-ROSE DU LAC

M. François Guyot, notre gendarme municipal, vient de prêter serment comme gendarme provincial.

* * *

Plusieurs des nôtres sont allés faire un tour au "Bonspiel" et en sont revenus enchantés.

* * *

M. Louis Fouchard, après avoir passé deux jours à Winnipeg, est parti à Grandview, chez son frère

* * *

Plusieurs de nos jeunes gens, engagés à Dauphin, sont venus en permission de 48 heures dans leurs familles. Ils paraissent enchantés de leur situation. Pensez donc! 4 heures d'exercice par jour; pas de fusil, pas de sac, pas même d'effets militaires qui puissent les distinguer, dans leurs escapades. De simples civils!

* * *

Le 19 février a eu lieu à Sainte-Rose, la fameuse réunion ayant pour but de former nos districts d'école en association, de façon à avoir des délégués à la convention annuelle de Winnipeg.

Il est probable que M. l'Inspecteur ne s'atendait pas à une si nombreuse assistance de nos commissaires de langue française.

M. McLean, de Dauphin, a ouvert la séance en nous exposant le but de cette association (vieille déjà de 8 ans, qui l'eut cru!):

Présentation des désiderata des délégués, discussion à la convention de ces mêmes désiderata, vote et demande au gouvernement des réformes jugées nécessaires.

L'inspecteur a pris la parole à son tour, en nous déclarant qu'il était tout à fait en sympathie avec nous (quelle bienveillance!) qu'il ne fallait pas que la question bilingue nous préoccupe, attendu qu'elle ne formait qu'un seul article, comparé à 100 ou 150 sur lesquels la convention aurait à discuter, et que, dans tous les cas, on n'avait pour le moment qu'à former cette association; que les discussions sur les réformes viendraient plus tard.

Tout ce beau verbiage ne parvint pas à convaincre nos braves commissaires et l'assistance française. On entendait, deci delà, des murmures: "C'est du bluff: ils veulent nous rouler, etc."

Bref, M. Bertrand se faisant l'interprète de la majorité française de Sainte-Rose, prit la parole à son tour, et dans un langage clair et concis, sans faire usage de ces mots ronflants qui ne servent qu'à endormir, à hypnotiser l'esprit d'un auditoire, il réfuta point par point tout ce que nous avaient dit ces délégués anglais.

Il fit remarquer très judicieusement, qu'étant l'infime minorité, il ne voyait pas ce que nos commissaires français iraient bien faire à cette convention, noyés comme ils seraient au milieu de l'élément anglo-protestant de cette province; qu'il y avait 99 chances sur cent que nos desiderata ne seraient pas pris en considération, et qu'un jour ou l'autre la majorité pourrait vouloir faire accepter par le gouvernement des réformes sur **ce pauvre et unique article de la question bilingue.**

Ce discours, qui réflétait bien toutes nos vues personnelles, fut vivement applaudi.

Nos commissaires furent enfin appelés à voter sur deux motions, l'une proposant d'entrer aussitôt dans l'association, l'autre d'attendre les événements, et de ne faire partie de l'association qu'après avoir reçu de plus amples renseignements.

Le résultat fut le suivant: 8 pour l'association immédiate: 11 contre.

Voilà donc une victoire à notre actif. Si, comme beaucoup le pensent, le gouvernement a monté toute cette machine pour dégager sa responsabilité, cela va être un avertissement pour lui, et lui montrer que s'il persévère à attaquer nos sentiments et notre langue, il pourrait, au bout de son mandat, faire une belle culbute.

Junior.

* * *

Encore une victime de la mort à enrégistrer parmi le petit monde! Dimanche après-midi, le jeune Aimé, fils aîné de M. Siméon Delvans notre secrétaire-trésorier, partait pour un monde meilleur, entouré de ses chers parents, d'un grand nombre d'amis, de deux religieuses et du prêtre qui l'ont assisté et soulagé dans son agonie.

La veille il avait reçu avec résignation l'extrême-onction et s'était remis tout entier entre les mains de son Sauveur.

Il faisait partie du petit groupe de privilégiés appelés au service des autels et il s'était fait remarquer par son empressement à correspondre à ces grâces de choix, par sa piété et son assiduité aux offices de l'Eglise.

Que de fois ses parents n'ont-ils pas entretenu l'espoir de voir un jour leur pieux enfant franchir le sanctuaire pour monter à l'autel! Dieu en a jugé autrement; nul doute que les parents ont béni une fois de plus les vues insondables de sa sagesse.

Nous offrons à M. et Mme Delvaux nos vives sympathies dans la dure épreuve qu'ils ont si chrétiennement endurée.

* * *

Nous avons eu un distingué visiteur dans la paroisse, dans la personne de M. le Curé Lee, de Saint-Edouard, Winnipeg.

Il a voulu encourager de sa présence et surtout de sa parole chaude et persuasive deux jeunes filles de sa paroisse qui ont revêtu le saint habit, le 5 février au Couvent des Soeurs de N.-D. des Missions.

Le lendemain, il nous a fait un sermon qui a été fort goûté par les paroissiens qui émettent le désir d'entendre encore sa prédication éloquente et qui va droit au coeur.

* * *

Notre paroisse a appris avec un profond regret l'accident survenu dimanche dernier au vaillant directeur des **Cloches**. Allant dire la messe dimanche matin à la ferme Youville, à trois milles de Saint-Boniface, la fougueuse bête qui le conduisait eut la malencontreuse idée de regarder en arrière. Naturellement elle fut prise de frayeur et partit à l'épouvante. En dépit de toute son énergie, M. le directeur des **Cloches** ne put maîtriser son cheval et il fut tôt projeté à bas de sa voiture. En mille miettes fut réduit le véhicule contenant M. le directeur des **Cloches**. Les fourrures de la voiture furent retrouvées le lendemain sur la voie ferrée.

Nos plus sincères sympathies à M. l'abbé Lamy. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

Nos félicitations à notre estimé marchand, M. Z. Rhéaume, qui vient de lancer des circulaires de grande vente, en français. Voilà du patriotisme pratique. Qui aura le mérite de suivre?

* * *

M. Anatole D'Aoust, de la Poule d'Eau était de passage ici mardi.

* * *

M. l'abbé M. Kessler, curé de Sainte-Amélie, était au presbytère jeudi.

* * *

Nous attendons toujours l'autel de Marie, pour notre église. Espérons que nous ne perdrons rien pour attendre.

Coucou.

SAINTE-GENEVIEVE (Saltel)

Jeudi, 10 février, s'éteignait dans la paix du Seigneur, Mme Louis Bourbonnière, à l'âge de 60 ans. Sa mort presque soudaine a jeté la consternation parmi notre population, où elle ne comptait que des amis.

Mme Bourbonnière a succombé à la paralysie, après quelques jours de maladie. Sainte-Geneviève perd une fervente catholique, une femme vertueuse. Sa mort, cette cruelle mort, vient l'enlever à l'affection des siens. Le Très-Haut l'a rappelé près de Lui pour lui donner la récompense d'une vie passée à donner l'exemple de la vertu chrétienne.

La défunte laisse pour pleurer sa perte un époux inconsolable, sa fille, son gendre, M. Arthur Dumaine, et ses petits enfants.

Le service et la sépulture ont eu lieu samedi, 12 février. Les porteurs étaient: MM. Norbert Saltel, père et fils; Jean Barras, Benj. Ledet, Arthur Parent et Auguste Legal.

Nous offrons à la famille en deuil nos plus profondes sympathies.

Aug. Legal.

LE PAS

Les mines d'or qui ont été découvertes dans les environs de Le Pas prenent de plus en plus d'importance et des travaux considérables, pour la mise en rapport des mines, seront entrepris sous peu. Les mines semblent être très riches en or et des essais pris sur du quartz à la surface du sol, ont rapporté de $18 à $25 d'or par tonne de quartz.

* * *

Le Armstrong Trading Co. a expédié, la semaine dernière, 25 tonnes de poisson, pour être transporté en Europe.

* * *

Le 17 mars prochain au lieu, au Pas, une des plus grandes courses de chiens qui existent au monde, à part celle de l'Alaska Derby. La distance que les chiens devront parcourir est de 150 milles, partant de Le Pas au Lac aux Castors. Les mêmes chiens devront parcourir cette distance et devront revenir au point du départ morts ou vivants. Cette course promet d'être très intéressante. Les 17 et 18 mars sont deux journées réservées pour les sports d'hiver, car à part la course de chiens, il y aura aussi des courses de raquetteurs et patineurs.

* * *

Les manteaux d'hiver en peaux de caribou, bordés de fourrure de renard, ainsi que les gants et les mocassins, de peaux de caribou, brodés à la soie, par les Indiens des alentours, et que portent nos valeureux "curlers" qui représentent Le Pas au Bonspiel de Winnipeg, semblent avoir créé une certaine sensation; car déjà plusieurs commerçants du Pas ont reçu des demandes de ces sortes de manteaux. Le Pas se fait connaître au dehors. Il est vrai qu'il possède certaines choses dans les fourrures que l'on voit très rarement ailleurs qu'ici.

* * *

Naissance. — A M. et Mme A.-P. Ducharme, un fils, né vendredi. Il fut baptisé des noms de Joseph-Noël-Benoit. M. Toussaint Guiboche et Mlle Rosanna Lavallée étaient de cérémonie au baptême.

* * *

Dimanche après-midi, à une assemblée du Cercle Canadien-français, à laquelle assistaient au-dessus de 35 membres, ces derniers se déclaraient ouvertement pour la prohibition et ont décidé de travailler de toutes leurs forces pour cette cause.

* * *

Les personnes désirant obtenir des informations sur Le Pas et ses environs pourront s'adresser à D.-F. de Trémaudan, secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste, qui se fera un plaisir de répondre à toutes les demandes qui lui seront faites.

D.-F. de Trémaudan.

LAFLECHE, SASK.

Un bon nombre de nos jeunes gens ont été faire un voyage dans l'Est. L'un d'eux, M. P. Bourdy, a épousé à Montréal Mlle D. Monté. Nos voeux de bonheur à tous les deux, et puissent-ils avoir beaucoup d'imitateurs.

* * *

La rumeur dit qu'il va y avoir place ici pour un médecin et un pharmacien. Notre excellent docteur Trudel étant tenté par l'offre exceptionnelle qui lui vient d'en bas. Avis aux médecins qui cherchent des malades... et qui parlent français.

* * *

La disette de charbon a disparu sur la ligne du C. P. R.

* * *

Quelques "homesteaders" n'ayant pas pour deux sous de la vocation de fermier, offrent de vendre à des prix faciles, et avec des facilités de paiement extraordinaires.

Pourquoi iriez-vous chasser des homesteads? Ici, à un mille ou deux de six élévateurs, vous donnez $1,000 comptant, le reste avec la moitié de la récolte, à 5 pour cent, et vous avez une terre qui produit de 30 à 40 minots à l'acre de blé No 1. Demandez des détails à M. Lacourcière, notaire.

OTTERBURNE

Nous ne voyons pas souvent Otterburne dans ce journal, mais ne croyez pas qu'il est tout à fait oublié. On s'amuse bien, on joue aux cartes, les quatre septs. C'est un fameux jeu que nous jouons et c'est très amusant.

* * *

La maîtresse d'école d'Otterburne se dévoue et prépare nos enfants pour une belle séance qui aura lieu le 6 mars. Venez tous vois nos acteurs jouer et déclamer. Nous souhaitons aux acteurs un bon succès et à la maîtresse du courage. Par malheur ils ont eu la malchance de perdre un de leurs meilleurs acteurs. Ils ont beaucoup cherché pour en trouver un qui serait capable de le remplacer. A la fin ils en ont trouvé un, qui est Mlle Aurore Vinet. Nous souhaitons bon succès à la nouvelle actrice qui a pris la place du regretté M. Lucien Vinet.

A tous les acteurs succès, et surtout Mlle Augustine Gaffray qui se dévoue à les préparer.

LAURIER

Nous reconnaissons le "fair play" de notre commission scolaire en cherchant à nous donner un instituteur parlant et pouvant enseigner le français. Il vaut mieux nous donner nos droits, nous ne serions d'ailleurs pas lents à les réclamer.

* * *

Nous apprenons que notre agent canadien doit nous laisser Nous le regrettons et le remercions de son excellent service.

* * *

Plusieurs de nos marchands qui sont d'origine française se tiennent à la tête du commerce ici Ceci nous fait honneur. Reconnaissons aussi le mérite de nos concitoyens anglais, MM. Campbell, Vichrey et notre jeune et très estimé M. Douglas, jeune homme de tact et aux larges idées qui ne lui permettent pas d'être imbu de fanatisme. Aussi est-il très estimé de tous.

* * *

M. Anatole D'Aoust, ancien paroissien de Makinak, maintenant résidant à Poule d'Eau, était en visite chez M. Blanchard, la semaine dernière.

* * *

Plusieurs de nos jeunes gens nous ont laissé pour le front. Nous admirons leur grand dévouement et souhaitons qu'ils nous reviendront.

Une abonnée.

SAINT-ADOLPHE

Depuis 1916, Saint-Adolphe a eu à souffrir d'un froid continuel, tout comme les autres paroisses environnantes.

* * *

Mlles Emma et Aggie Lagassé, ainsi que Clara Delorme, se rendent au couvent deux fois par semaine à leur leçon de couture.

* * *

MM. Jos. Courchesne, Alfred et Sun Delorme sont à presser du foin à Niverville.

* * *

M. Philibert Cusson, de Somerset, était de passage ici, chez ses parents, M. Lagassé, il y a quelque temps.

* * *

Mme Z. Laporte, de Saint-Norbert, était par ici ces jours derniers, chez sa soeur Mme Lachapelle, dangeureusement malade.

* * *

M. Eugène Lagassé est revenu enchanté de sa courte visite à Morris.

* * *

Mlle Irène Gendron se rendit à Lorette samedi dernier, chez ses parents.

cente du train, une voiture particulière; et, vers 10 heures, par une belle matinée d'août, ils franchirent le col de Sainte-Marie-aux-Mines. Les quatre voyageurs n'eurent aucun compagnon ennuyeux durant toute la longue montée qui précède la frontière, pas même un Anglais! L'eau, cette eau incomparable des Vosges, scandait seule le silence absolu par le murmure discret de ses filets susurrant de la roche, et pleurant toute pure, toute fraîche, sur le grès rouge qui encaisse la route.

Devant eux, les Vosges traçent maintenant du Sud au Nord leur longue ligne bleue; on dirait de géantes forteresses de rêve, dont les contreforts s'allongent tout sombres dans la plaine toute verte. Au milieu de ces immensités, Jacques montre une masse de verdure plus noire, entre Barr et Obernai, une sorte d'avancement en forme d'éperon dominant les sapins... C'est là l'Odilienberg, la montagne de Sainte-Odile, que surplombe le vieux couvent mérovingien, encore entouré du fameux mur païen formé de blocs fantastiques, roulés là par les rudes hommes des premiers siècles, et barrant sur six lieues d'étendue toute la base de la montagne.

Jacques, qui connaît les Vosges à fond pour les avoir parcourues pendant deux années en infatigable touriste, explique à ses compagnes la géographie du pays dans lequel elles vont entrer.

Sans doute, on ne voit pas d'ici [illegible] d'Alsace dans sa superbe étendue comme on la verra demain matin, du haut de la terrasse de Sainte-Odile, mais le spectacle a déjà sa grande beauté. Aussi loin que distinguent les yeux, les forêts succèdent aux forêts, comme les vagues sombres d'un océan mélancolique; et quand le vent agite le sommet des arbres, un long murmure, presque une plainte, s'élève de tous les points de l'horizon, autour des ruines des châteaux forts, plantés partout comme des nids d'aigles à la crête des montagnes... On dirait sur cette mer verte, les épaves géantes de bâtiments sombrés dans la tourmente des siècles, et qui surnagent là, terribles encore dans leur dévastation, pleins d'âmes et de souvenirs.

—Ce paysage m'écrase, dit Odile.

—Parce que vous ne le comprenez pas encore; mais j'ai toujours eu peur que vous ne l'aimiez trop, au bout de quelques jours. Ici, nous ne rencontrerons personne; en général, les gens du monde apprécient peu le caractère religieux, austère, de cette nature: ils préfèrent la Suisse... heureusement pour nous!

Ils redescendirent au grand galop des six chevaux du courtier sur Sainte-Marie-aux-Mines; et là, après un déjeuner rapide, montèrent dans le train allemand qui, par Schlettsadt, les conduisit à Obernai vers 6 heures du soir: ils y trouvèrent la dernière voiture qui devait les mener jusquà la porte même de Sainte-Odile.

L'affection attentive de Jacques avait devancé là-haut l'arrivée de ses compagnes: depuis une semaine, la **Frau Mutter** avait reçu une lettre du jeune homme, lui expliquant bien la situation, et demandant à la Supérieure des chambres aussi gaiement éclairées et aussi confortables que possible.

Jacques trouva dans la ville, chez Melly, le voiturier du couvent, une réponse favorable, dont il fit aussitôt part aux jeunes voyageuses, et l'ascension commença dans une disposition d'esprit excellente...

Ils montaient lentement, au pas cadencé des chevaux, d'abord sur la route plate au sortir d'Obernai, puis, brusquement, sous bois; et enfin au milieu des scieries solitaires, qui, dans ce crépuscule, égrenaient en notes graves le clapotis clair de leurs ruisseaux.

Mais bientôt le soir descend dans la montagne, un soir étrange, plein de mystère et de religieux silence, où l'on voit le ciel entre les hauts sapins, comme on distingue, entre les piliers géants des cathédrales, un coin de vitrail baisé de soleil...

Dans la voiture, personne ne dit plus rien; la nature murmure de trop belles choses pour ne pas écouter ici son langage: des bas-fonds s'élève la grande voix des cascades, les chemins s'emplissent d'ombre et de mystère; au tournant de chaque route, on dirait que va surgir l'apparition d'un barde antique, regardant avec des yeux d'au-delà passer les voyageurs.

Et, à mesure qu'ils montent, les bruits de la plaine s'apaisent, diminuent, s'éloignent; à peine, de temps en temps, un vol effrayé d'épervier, un bruit très lointain de scierie qui ressemble à un brusque gémissement de choses irréelles, et tout retombe dans le grand silence. Si ce n'était le grincement des roues de la voiture mordant sur le sol, on se croirait transporté dans quelque région de rêve, tout proche des pays sacrés de la Divinité.

De place en place, quelques arbres fouettés par les vents, tordus par les tempêtes, ravagés par les orages, affectent des formes douloureuses et torturées au milieu des lignes hiératiques de la montagne Dans les vallées, on distingue vaguement quelques lueurs indécises qui sont des villages, jusqu'au moment où tout s'éteint, la lumière après le bruit, et où les corps, privés de l'exercice de leurs sens, laissent, pour ainsi dire, leurs âmes prendre, sans intermédiaire, contact avec l'âme mystérieuse des choses...

Pendant trois heures ils montèrent ainsi, leur voiture, chose infime accrochée aux flancs du massif qu'elle contournait, rasant les rochers, effleurant les lèvres des abîmes, au fond desquels, à cinquante pieds au-dessous du sol, on distinguait la tête des sapins.. Puis, lentement, elle dépasse la forêt, un peu de lumière sidérale verse une clarté froide, on arrive au mur païen. Les voyageurs émergent définitivement sur la crête de l'Odilienberg, à gauche du Holtzplatz; en se penchant un peu sur le vide, ils devinent les bois de Rossberg, les contreforts du Hohwald, l'avancement formidable du Mennelstein, et, tout en bas, le petit village de Saint-Nabord et la plaine d'Alsace endormis dans la nuit.

Les chevaux galopent maintenant sur le plateau où souffle l'air pur des grandes hauteurs. Jacques enveloppe bien Odile:

—... Et l'impression que vous font les Vosges se modifie-t-elle.? peut-être ne pouvez-vous pas beaucoup en juger ce soir..?

—... Une impression étrange.. les rochers rouges, la verdure sombre des sapins, les lignes entrevues des montagnes me révèlent Dieu sous un aspect inconnu... Il me paraît cette nuit si grand, si grave, qu'il me fait presque peur!...

—Et pourtant, si vous saviez comme ici Dieu est bon à ceux qui le prient! Au bout d'un quart d'heure, les voyageurs passèrent entre deux rochers qui semblaient être la porte d'une demeure de géants, et se trouvèrent bientôt en présence d'un premier bâtiment moderne, à la façade champêtre; on dirait une porte de ferme surplombant une agglomération de blocs plus grande, plus majestueuse, que celles rencontrées jusqu'à ce moment.

C'était là.

Au bruit de la voiture dans la cour, une porte s'ouvrit, et, au seuil des vieux bâtiments qui constituent le couvent proprement dit, une petite religieuse apparut en sabots, la lanterne à la main. Timide avec Jacques, elle fut si bonne et si exquise, si attentive pour ses trois compagnes, elle devina tout de suite et si évidemment qui était la fiancée de ce grand jeune homme s'effaçant cette fois, et silencieux derrière ses compagnes, comme si déjà son oeuvre était faite et son intervention inutile, que, sans rien dire, Odile en fut presque impressionnée.

—Jacques, pensa-t-elle, me traite comme une "aimée", sans doute, mais comme une malade aussi... Qui sait..? je le suis peut-être plus qu'il ne veut le dire..! Il a fait ici beaucoup plus que de me préparer les voies.

Et, par une sorte de contrecoup moral, elle fut préoccupée de son observation. car, dès lors, tout sembla vouloir la justifier. Soeur Bernard les obligea à prendre du lait chaud. et comme Jeanne et la tante opinaient pour du thé, elle concéda pour elles, mais maintint le lait chaud pour Odile: puis elles les conduisit à leurs chambres par les grands couloirs sonores, où les pas sur le sapin usé éveillaient les échos de l'antique couvent.

Et comme un sentiment de mélancolie envahissait l'âme d'Odile:

—Vous verrez, lui dit la petite Soeur qui parlait français avec une difficulté charmante, vous vous plairez bien ici demain.. Je dirai mon chapelet ce soir pour que vous ayez beau temps, et que les sapins sentent bon... Surtout, si vous avez besoin de quelque chose, sonnez-moi, je suis tout à votre disposition...

—Et comment vous appelez-vous, ma Soeur..? demande Odile.

—Je m'appelle "la petite Soeur Bernard".

Odile la regarda: la jeune religieuse avait la figure douce et distinguée, mais, dans ses yeux très clairs habitués aux grands espaces, il y avait aussi une interrogation...

—... Je m'appelle Odile, lui répondit la fiancée de Jacques.

—Odile!... reprend la petite Soeur en joignant les mains... le plus beau nom de l'Alsace!.. Il me semble qu'ici votre sainte patronne doit tout vous accorder..

Et Odile remarqua ce mot "tout".

—Vous la prierez pour moi..?

—Je vous promets..

Et, dans la cellule modeste, la petite Soeur Bernard laissa quelque chose de la clarté de son regard, de la douceur de son religieux sourire, mais elle laissa aussi une préoccupation issue d'un empressement peut-être pas assez dissimulé.

* * *

Pourtant, il faut croire que la petite Soeur Bernard avait un grand crédit auprès de Dieu et de sainte Odile, car, le lendemain, le brouillard fut superbe au-dessous du couvent.

A Sainte-Odile, le brouillard est un signe de beau temps, quand il reste bas et emplit les vallées.

Ce matin-là, on eût dit une mer d'argent, au travers de laquelle on ne distinguait plus rien, ni les montagnes, ni la plaine, ni les villages.

(A suivre)

LA CLERGE D'ALSACE ET LA GUERRE

Comme on s'en doute, la situation du clergé catholique en Alsace est plus que pénible sous la botte prussienne. Voici à ce sujet d'intéressants détails donnés par la **Croix**, de Paris:

Mgr Fritzen, évêque de Strasbourg est d'origine prussienne. Il fut jadis précepteur du roi de Saxe; c'est ce qui lui a valu d'être choisi pour occuper le siège de Strasbourg. Il a comme coadjuteur Mgr Zorn de Bulach, appartenant à une vieille famille alsacienne:

Vieillard de plus de 70 ans, Mgr Fritzen a un secrétaire en qui il a mis toute sa confiance, c'est M. Hummel, prêtre alsacien d'origine; il est le bâton de vieillesse du prélat. Un jour, par malheur, le secrétaire épiscopal s'oublia; il prononça, à l'adresse du régime prussien, des paroles un peu vives. Ces paroles furent rapportées au farouche Gaede, le général commandant les troupes d'Alsace. Ce dernier envoya sans délai deux policiers au casque pointu à l'évêché; on saisit le pauvre secrétaire, on le conduit en prison. Jugez de l'émoi du vieil évêque! Il en devint malade et n'eut de tranquillité avant d'avoir obtenu la libération de son auxiliaire. Il écrivit au roi de Saxe, son ancien élève, le priant d'intercéder en faveur de M. Hummel auprès de S. M. I. Guillaume. La démarche aboutit; et, un beau matin, récemment, malgré Gaede, le secrétaire de Mgr Fritzen rentrait au palais épiscopal de Strasbourg.

Ce général Gaede dépasse en brutalité tout ce que l'on peut imaginer; du château de Hambourg, sa résidence, non loin de Saint-Louis, il lance ses philippiques à travers la malheureuse Alsace. Tout dernièrement, il avait décidé de faire évacuer toute la Haute-Alsace. L'émoi de la population était à son comble. Heureusement pour ces pauvres gens, le gouverneur intervint; il télégraphia à l'empereur qui opposa son veto à la décision du fougueux général.

Un autre prêtre alsacien, retenu depuis le commencement de la guerre dans ses geôles prussiennes, c'est Mgr Kannengieser. L'infortuné prélat n'est pas près de voir sa captivité toucher à son terme. S'il faut en croire les rumeurs qui circulent à l'heure actuelle parmi le clergé d'Alsace, l'autorité militaire songerait à fusiller Mgr Kannengieser. Quel crime lui reproche-t-on? On aurait trouvé, dans sa correspondance, des lettres compromettantes qu'il aurait échangées avec un autre prêtre d'Alsace, très connu en France, pour ses sentiments germanophobes. Notez que ces fameuses lettres dateraient d'avant la guerre. Que ne remonte-t-elle point au déluge, l'autorité allemande, pour trouver, sinon dans la personne même de Mgr Kannengieser, au moins dans ses ancêtres, une matière à procès, à condamnation!

M. le curé de Huningue, l'abbé Dusserre, est interné, depuis de longs mois, près de Paderborn, en Westphalie. Il avait dit un jour: "Quand plusieurs chiens courent un lièvre, celui-ci ne peut échapper à la mort." Dans sa pensée, les chiens figuraient les alliés: le lièvre, c'était l'Allemagne. Telle fut la cause de son éloignement, de son exil. Son vicaire, l'abbé Marziau, vient également d'être arrêté comme traître à la patrie allemande. Qu'a-t-il fait? Voici:

La nouvelle de l'emprunt national français, l'emprunt de la victoire, arrive un jour jusqu'en Alsace, éveillant dans les coeurs bien des sympathies, bien des désirs. Des patriotes amis de la France brûlaient d'envie de donner, à cette occasion, un témoignage de sympathie à la vieille patrie.

Le vicaire de Huningue trouva le moyen de souscrire, en Suisse, pour lui et pour d'autres à l'emprunt national français. Il fut découvert par les espions que l'Allemagne a semés partout. Le voilà maintenant entre les mains de la justice prussienne, enfermé dans un cachot, en attendant qu'on juge sa cause. Pauvre infortuné! Son sort est digne d'exciter la pitié des coeurs français. Si on le condamne comme traître à la grande Allemagne, c'est la mort qui l'attend. Il aura, en mourant, la consolation de tomber victime pour le pays que les Alsaciens, les Lorrains ont toujours considéré et considèrent encore aujourd'hui leur seule patrie, la France.

Le curé de Hegenheim, paroisse alsacienne de 2,000 âmes, à la porte de la Suisse, est remplacé par l'un des vicaires de Mulhouse, depuis le 1er janvier. Lors de la prise de Lemberg par les Austro-Allemands, en juin, l'an passé les cloches de Hegenheim se mirent à sonner à l'insu du curé. Celui-ci se rend aussitôt à l'église, trouve une douzaine de garçons tirant courageusement les cordes.

—Que faites-vous là? Qui vous a dit de sonner?

—L'instituteur, lui fut-il répondu.

—La sonnerie des cloches ne le regarde point, ajouta le curé, retournez en classe!

Ce fut assez.

Un matin, huit jours plus tard, le brave curé fut conduit à Mulhouse entre deux agents de police, sans savoir pourquoi.

—On veut vous demander des explications, lui dit en partant un policier.

Arrivé à Mulhouse, on l'enferma au cachot, on l'y laissa quatre semaines durant, malgré ses réclamations. Un jour enfin, on vint l'arracher à sa geôle, on lui dit: "Vous êtes libre, l'on n'a rien trouvé contre vous."

Le pauvre curé avait été victime de la vengeance de l'instituteur de sa paroisse.

Depuis cette date, le fameux Gaede ne voulut point qu'il rentrât à Hegenheim; il obligea l'évêque de Strasbourg à nommer un nouveau curé à sa place.

J. D.

CONTRE LES INTEMPERIES

Les mesures prises sur le front français

Quelles mesures ont été prises pour mettre nos soldats à l'abri du froid et du mauvais temps? Il n'est pas de question plus angoissante pour les familles, à mesure que se développe l'hiver, qui, s'il ne fut pas encore rigoureux, est exceptionnellement pluvieux. Contre l'eau, on s'est préoccupé d'assurer l'assèchement des boyaux et des tranchées partout où cela était possible. Mais dans certaines parties basses de la ligne, les moyens les plus divers et les plus ingénieux ont été inefficaces et n'ont pas arrêté l'inondation des tranchées. Le commandement ne s'est pas borné à organiser la lutte contre le froid et l'humidité dans les tranchées et les abris où séjournent nos soldats; il s'est appliqué à maintenir leur bon état de santé par une alimentation réconfortante, un habillement ne laissant rien à désirer et les précautions hygiéniques les plus minutieuses.

Depuis plusieurs semaines, la ration forte de viande a été allouée aux unités les plus exposées aux fatigues. L'intendance a toujours fourni deux repas substantiels par jour, et fréquemment des distributions de boissons chaudes — thé ou café — et d'alcool à dose hygiénique. L'allocation de la ration forte de viande sera généralisée et les boissons chaudes seront régulièrement distribuées si le froid devient rigoureux. Grâce aux cuisines roulantes, dont tous les corps sont aujourd'hui pourvus, ces distributions peuvent se faire dans d'excellentes conditions.

La question de l'habillement a été l'objet de soins tout particuliers. Nos armées disposent maintenant de magasins largement approvisionnés d'effets en ce drap gris bleu dont les soldats sont si satisfaits; les corps ont donc pu procéder à une revision minutieuse de l'habillement et remplacer les effets trop usagés.

Les troupes de toutes armes ont reçu le casque en tôle d'acier, qui a définitivement acquis le droit de cité; il protège bien la tête des soldats contre les éclats d'obus et les balles des shrapnells et aussi contre la pluie et la neige.

La chaussure est en excellent état: brodequins neufs, bandes molletières, bottes de tranchées et surtout solides sabots de bois que les soldats fabriquent eux-mêmes dans des ateliers établis dans les cantonnements, ont été distribués par milliers.

L'intendance a été en mesure de terminer avant les premiers froids la distribution des lainages: chandails, caleçons, chaussettes, etc.; elle a été secondée par une infinité d'associations et de généreux donateurs qui ont permis de constituer un stock considérable d'effets de laine, de gilets, passe-montagne, cache-nez en papier, de caoutchouc. de vêtements de papier, etc. En vue d'en assurer la répartition équitable, l'intendance a pris le sage parti de centraliser tous les dons "collectifs", mais il doit être bien entendu que les envois des familles ne vont pas au stock commun et que des dispositions restent prises pour qu'ils arrivent rapidement à leurs destinataires.

L'absence complète d'épidémies montre assez quelle place tiennent, dans les préoccupations de nos chefs, l'hygiène et les soins de propreté des soldats. Les lavabos les distributions d'eau, les appareils à douche augmentent de nombre tous les jours. Des camions-douches et des voitures pour le lavage et le séchage du linge, dues à de généreuses initiatives, sont actuellement à l'essai.

La lutte contre les parasites se poursuit sans arrêt. des étuves autoclaves très efficaces viennent d'être mises en service.

Le service de santé fonctionne sur tout le front d'une manière irréprochable.

Les eaux potables sont l'objet d'une surveillance spéciale; des des appareils stérilisateurs automobiles alimentent partout des réservoirs d'eau pure, offrant toute garantie.

Des instructions ont été préparées sur les précautions à prendre contre le gel. Des infirmeries de bataillon et de régiment, des dépôts d'éclopés organisés à proximité des lignes permettent de soigner, sans les évacuer, les soldats atteints de simples malaises; ceux qui sont plus sérieusement malades ou blessés sont transportés aux ambulances de l'arrière dans des automobiles confortablement chauffées.

Le couchage a été heureusement résolu: les hommes ont des lits individuels qui consistent généralement en un grillage métal lique tendu sur un cadre de bois à 40 ou 50 centimètres du sol, une paillasse et une chaude couverture, souvent deux. Il n'en faut pas plus pour goûter un sommeil réparateur.

Les poêles ont fait leur réapparition dans les logements de la troupe et les braseros dans les tranchées: ceux-ci préserveront des morsures du froid les guetteurs et les fractions de garde aux créneaux.

* * *

L'assèchement des tranchées a été cherché par tous les moyens imaginables et résolu sur la plus grande partie du front; malheureusement dans quelques régions basses le problème est resté insoluble malgré toute l'ingéniosité de nos officiers, et cela va sans dire. de nos soldats.

Partout où le terrain n'était pas trop bas, le sol des tranchées a été recouvert de planchers en rondins, en planches, voire même quelquefois en plateaux de liège. Sous ces planchers, des rigoles recueillent les eaux et les conduisent à des puisards d'où des pompes permettent de les évacuer dans des directions où elles ne sont plus gênantes, chez nos vis-à-vis quand on a l'occasion.

Les abris ont été sérieusement améliorés: les toitures en terre ont été épaissies et renforcées par des plaques de tôle qui complètent leur résistance aux projectiles et arrêtent les infiltrations d'eau. Le nombre des entrées a été doublé afin de faciliter l'aération et aussi l'évacuation en cas d'attaque ou d'effondrement. Les soldats ont orné leurs habitations de râteliers d'armes, de portemanteaux, de placards, de rayons; parfois ils ont su donner à ces demeures primitives un cachet artistique du plus riant effet.

Toutes les voies d'accès qui desservent les cantonnements et aboutissent à nos lignes ont été consolidées et empierrées et résisteront au passage des convois. La boue est à peu près vaincue. La circulation des voitures sera d'ailleurs sensiblement réduite par l'installation de chemins de fer à voie de 0 m. 60 qui se poursuit par des équipes spéciales de territoriaux et de réservistes territoriaux cantonniers de profession.

On voit par ce rapide exposé que rien n'a été épargné pour donner un peu de bien-être à nos soldats, pour leur permettre de durer en gaîté et belle humeur, et on a réussi à peu près partout. Si tous nos soldats ne peuvent habiter "la Canebière", comme l'a fait un régiment du Midi, ceux qui se seront en l'appelant la "Riviera" seront désormais l'exception.

Lieut.-colonel Boissonnet.

LES CAVALIERS AU FEU

Impressions d'un jeune dragon

Nous autres, cavaliers, il faut avouer que notre rôle est bien ingrat. Dans les débuts de la campagne, dans la plus belle vie que je puisse rêver. Toujours à cheval (hélas! j'en parle par ouï-dire) toujours en avant, en pointe, en patrouille, en reconnaissance, la lance en avant, l'éperon au poil de la bête, c'était l'aventure de tous les instants, le hasard, l'imprévu le danger, le combat singulier à l'arme blanche. Maintenant, depuis que la guerre s'est figée, ce n'est que vous voulez que nous allions faire dans ces tranchées où il n'y a de place que pour des chevaux de frise? On ne pouvait pas nous renvoyer dans nos dépôts, non plus que nous employer tous à convoyer des prisonniers, comme de simples gendarmes. Aussi bien, on nous a mis à pied, et comme les fantassins, nous faisons la guerre dans les tranchées.

Nous nous y sommes vite mis On nous a donné des baïonnettes nous avons appris à nous en servir; des grenades, nous avons appris à les lancer. De sorte que maintenant, en Lorraine comme en Flandre, en Alsace comme en Champagne, ou en Artois, dragons, hussards, chasseurs, cuirassiers prennent depuis des mois la garde aux fils de fer barbelés, comme les "bobosses", les pieds dans la flotte, le dos arrondi sous le vent, le soleil ou la neige, sans perdre l'espoir qu'un jour, ils remonteront sur leurs chevaux, pour de bon, cette fois, — pas pour aller à la revue...

Quand j'arrivai au front, le ...e dragons occupait un secteur intéressant en Lorraine, du côté de R... Devant nous, à 700 ou 800 mètres, un bois s'étendait. Les Boches l'occupaient fortement. Notre escadron était dans un fond, nos tranchées à mi-cachées dans la broussaille. On ne pouvait pas faire un pas, hasarder un coin de calot au-dessus du parapet sans entendre aussitôt siffler les balles. C'étaient un ou deux Boches, perchés dans des arbres, en lisière du bois, qui nous tiraient dessus. Et ils tiraient bien. Les hommes les avaient surnommés Fritz et Polyte, pour la commodité de la conversation. Quand une balle sifflait, les dragons riaient: "C'est encore ce maboul de Polyte!" disaient-ils.

Un des premiers soirs que j'étais là, j'ai eu mon baptême. Les fantassins, à notre droite, devaient attaquer les tranchées ennemies. Toute la journée, petite canonnade, pour régler le tir Les 75 passaient par-dessus nos têtes, déchirant l'air comme de la soie, allaient éclater là-bas — dans "leurs" fils de fer. Quand la nuit fut venue, à l'heure qu'on nous avait dit, ça se déclanche! Nos batteries se mirent à taper coup sur coup, serré, dru, sans relâche. Les Boches de répondre assez mollement. Un tintamarre indescriptible. Puis la fusillade, qui s'en mêle. — D'abord quelques coups isolés, puis plus pressés, jusqu'à n'être plus qu'un roulement continu, sec, comme du bois qu'on casse, avec le tac-tac régulier des mitrailleuses, sous le roulement formidable du canon. Impossible de rien voir du combat. Nuit noire. Le seul spectacle est dans le ciel — où les boîtes à mitraille éclatent, avec un "frrae" sec, suivi du miaulement des shrapnells, et du chant presque doux des "frelons", que font les petits éclats à la fin de leur chute. Une musique inouïe, un feu d'artifice fantastique, et qui serait sublime, n'était que les nôtres dessous... Nous autres, nous ne bougions pas, — et nous enragions. Ce n'était pas notre tour de marcher... Alors, nous assistons au spectacle — sans rien savoir sans rien comprendre de ce qui se passe à quelque cent mètres de nous — si les nôtres avancent, gagnent du terrain, si l'affaire est enlevée... Derrière nos lignes, là-bas, une lueur s'élève—tout le ciel s'enflamme, d'un grand reflet rouge, et la fumée se mêle aux nuages. C'est un village qui brûle... De l'action, qui se poursuit jusqu'aux premiers rayons du jour, nous ne savons rien...

Et c'est toujours ainsi, partout, sur tout le front. A deux cent mètres de soi, dans la tranchée, on ne sait pas ce qui se passe. On ne voit rien, on ne peut rien voir. Pas même l'ennemi, le plus souvent. Si, par un créneau, on jette un coup d'oeil vers l'horizon, si l'on se penche par-dessus la tranchée, très vite on aperçoit les fils de fer, à quelques pas, enchevêtrés en réseau double ou triple, et puis la terre, à la hauteur du visage, et qui s'étend, des broussailles, l'herbe et là-bas, au bout de la plaine, ou du champ, ou sur la crête, ou le long d'un bois, d'autres fils de fer, une petite ligne grise ou ... che: la tranchée ennemie. Si vous restez trop longtemps à la regarder, "dzzz", une balle. Ce maboul de Polyte est là qui vous rappelle à un sentiment plus juste des réalités. D'ailleurs, Polyte et Fritz, après cette petite canonnade que je viens de vous dire, on ne les a plus entendus dans ce secteur-là Ils ont dû être descendus de leur arbre, un peu plus vite qu'ils n'y étaient montés.

* * *

Tel autre soir, ce sont les Allemands qui attaquent nos lignes. Voici comment la chose se passe. Ils ont voulu nous surprendre, alors ils ont déclanché l'attaque d'infanterie tout de suite, sans préparation d'artillerie, dès que la nuit fut assez noire. Nous sommes dans nos tranchées, à dormir, à rêver, tandis que les sentinelles veillent, debout, et que les postes d'écoute, à deux ou trois cents mètres devant nous, montent leur garde active en avant des lignes, comme une série d'antennes avancées sur l'inconnu. Cela commence par un coup de fusil — puis deux, trois, dix... On se dit: "Tiens! Tiens!" On dresse l'oreille pour découvrir d'où cela vient. Peut-être une patrouille? Non, voici que le bruit continue. On entend des cris confus, on ne sait quoi. La fusillade enfle, dominée par le roulement des feux de salve. Des balles sifflent, piaulent. Quand on les entend claquer, c'est qu'elles nous sont tirées d'assez près. Les feux de salve font dans la nuit de courts éclairs. Puis le canon. On voit la lueur du coup, et suivant la distance et la pièce, cinq, six, dix secondes après, on entend le bruit du départ, puis l'éclatement. Les percutants allemands font un barouf énorme, quand ils éclatent, ce qui ne leur arrive pas toujours. Autour de nos tranchées, j'en compte bien une cinquantaine, enterrés, qui n'ont pas éclaté. Les hommes plantent à côté d'eux, dans l'herbe, un petit bâton, avec une pancarte, pour empêcher qu'on ne marche dessus. Sur un de ces écriteaux, un farceur a écrit: "Au pied de ce bâton repose un petit ouistiti; n'y touchez pas. Il est très méchant." Le ouistiti, le gugusse, l'ingrédient, la boîte de singe, c'est ainsi que chez les dragons on nomme les obus ennemis. Leurs shrapnells sont moins débonnaires que leurs 77 ou leurs marmites. Ils éclatent largement, avec un beau son plein et une gerbe de feu qui troue la nuit; tout de suite après l'éclatement, la chanson des éclats et des balles. Mais nos 75 tapent plus sec. Avec une régularité remarquable, nous entendons les départs, derrière nous, et sur nos têtes cet éternel bruit de soie déchirée; et là-bas, sur le Renaboi..., les explosions font un feu formidable, serré, nourri, qui n'a rien de théâtral comme le tonnerre, et qui ne doit pas être bon de près.

Cela dure une heure, deux heures. Fusillade, canon; canon, fusillade. On ne voit toujours rien. Il fait très noir. De temps en temps, une fusée allemande illumine le ciel: molle, lente, gracieuse, un peu lourde, petite boule brillante qui éclaire le sol et la nuit pendant une trentaine de secondes.

Chez nous, la tranchée est pareille comme un navire, tout le monde est aux créneaux. Les postes d'écoute se sont repliés, suivant les consignes, aux premiers coups de feu. Nous attendons. Je me rends compte que l'attaque, commencée à la hauteur de l'escadron voisin, sur notre droite, a glissé le long des tranchées que nous occupons, pour se porter, plus nourrie et plus forte, tout à fait à notre droite sur l'infanterie qui nous flanque; par là. La fusillade se déplace; par

Ile nous devinons la direction du combat, ses alternatives.

Au bout d'une heure, elle dure encore, mais moins intense. Peu à peu elle s'éloigne, s'atténue, on recommence à compter les coups isolés. Seuls nos canons, disséminés derrière nous, tapent dans différentes directions en tous sens, à droite, à gauche, devant nous, longtemps encore. Le lendemain nous avons su que l'attaque menée par un bataillon tout entier contre nos lignes avait échoué.

Les Poudres de Miller contre les Vers détruisent ces parasites sans que l'enfant en souffre et merveilleuse avec la façon si merveilleuse que les vers sont expulsés du corps sans que l'enfant s'en aperçoive. Les vers ne sont pas rejetés en entier mais ils sont détruits en charpie et s'éliminent en même temps que les excréments. Ces poudres nettoient complètement l'estomac et les intestins et les laissent dans un état antipathique aux vers, de sorte qu'aucun ne reviendront ces parasites est possible

INSTITUTRICE DEMANDEE

On demande pour l'arrondissement scolaire Gascon No. 996, une institutrice ou un instituteur diplômé, capable d'enseigner l'anglais et le français. S'adresser à J.-F. Girardeau, secrétaire-trésorier, Oak Point, Man.

ARGENT A PRETER

Nous avons de l'argent à prêter sur premières hypothèques aux taux d'intérêt courant; nous faisons aussi l'achat d'hypothèques et de Promesses de Vente à de bons taux d'escompte. Nous prêterons sur les terres de culture. Nous agissons comme fidéicommissaires dans n'importe quel genre d'affaires.

TRUSTEE COMPANY OF WINNIPEG LIMITED

Chambre 300, Nanton Building
Coin des rues Main et Portage
Winnipeg, Man.

Délivré pour toujours de la souffrance. — Celui-là dont la vie est une misère par suite de sa mauvaise digestion et qui n'a pas fait l'essai des Pilules Végétales de Parmelee ne sait pas combien facilement ce ennemi peut être dompté. Ces pilules triomphent là où d'autres échouent. Elles sont le produit d'une longue et savante étude et sont avec confiance offertes au public comme un remède contre les désordres des organes de la digestion dont il souffrait tant de gens.

DISCOURS DE MGR BELIVEAU

Sa Grandeur Monseigneur Béliveau prononce un important discours au Congrès des Canadiens-français d'Ontario.

Monsieur le Président de l'Association Canadienne-française d'Education, et Messieurs les Délégués.

Au moment où les Canadiens-français de la province d'Ontario (dont les confins s'avancent jusque dans mon diocèse) sont réunis en Congrès pour discuter l'injuste situation scolaire qui leur est faite, et pour marquer leur invincible confiance en l'avenir ma place est toute marquée au sein de cette assemblée.

Héritier du grand patriote qui aima si passionnément sa race et défendit si courageusement notre foi et notre liberté, mon coeur vibre à l'unisson des coeurs de 250,000 compatriotes ontariens, blessés dans leurs droits les plus chers.

Ces droits, tout l'atteste et tout le démontre, sont sacrés.

Ils tienent aux entrailles mêmes du sol, que nous foulons aux pieds. Ils sont inscrits dans les faits glorieux de notre histoire. Ils tiennent aux entrailles mêquis par les sueurs et le sang de nos pionniers et de nos ancêtres, si la nature elle-même n'en avait gravé les titres inaliénables dans un code qu'aucune loi humaine ne saurait détruire.

Nous croyons, Dieu merci, au droit naturel, sagement compris, et justement interprété. Nous y croyons de toute l'énergie de nos convictions. Et elles y croient également, et elles l'affirment dans toute sa force et sa vérité, ces femmes admirables qui, à Ottawa, montent jour et nuit la garde autour de la liberté scolaire; ces mères de famille et ces institutrices canadiennes-françaises que j'aperçois debout, intrépides et calmes, sur le seuil de l'école où les enfants issus de leur coeur ou confinés à leurs soins apprennent avec la loyauté envers Dieu et envers le Roi, le culte de la patrie, la fierté de la race, et le parler des aïeux.

En proclamant d'une façon si haute le grand principe de l'autorité essentielle et primordiale des parents sur l'éducation des enfants, elles écrivent ces filles et ces femmes, même les plus humbles, l'une des pages les plus sublimes que peuvent léguer les annales des peuples.

Elles prouvent par une leçon de faits, que toute race a droit à sa langue, et elles attestent par leur attitude que cette langue constitue pour les familles qui la parlent, l'un des plus précieux trésors.

Et à ces protestations populaires, vous-même, Monsieur le Président, avec votre belle vaillance, et de concert avec les plus généreux champions de la minorité française au Canada, vous avez su joindre des preuves légales absolument convaincantes, des données qui deviennent pour tout homme de bonne foi, d'irrécusables certitudes constitutionnelles, et qu'il faut vous féliciter d'avoir mises en vive lumière.

Nous savons maintenant ce que donnait et ce que nous nous assure encore, en vertu de son texte même la loi de 1863, sanctionnée par le pacte fédéral.

Tous ces arguments, au reste sont en plein accord avec la pensée et le langage des plus hautes autorités intellectuelles de ce pays. Un Cardinal, des Archevêques, des Recteurs et des Professeurs d'Université, des juges, des politiques distingués ont plaidé avec éclat la cause de la minorité ontarienne. Le président de notre plus éminente société littéraire anglo-française a mis au service du bilinguisme le prestige de son nom et l'entraînante logique de son éloquence. De la province de Québec, où la minorité anglaise est si justement traitée par la majorité, des voix étrangères à notre race, mais pleines d'un sens d'équité qui les honore, se sont élevées pour protester, avec nous, contre l'ostracisme infligé ailleurs à la langue française. Du fond même des Provinces maritimes, de nobles fils de la noble et vaillante Irlande ont nettement défendu notre situation, et franchement reconnu la légitimité de nos griefs. C'est d'eux que sont ces mots: **"La justice n'est pas une faveur, mais un droit"**, et dans cette brève et lumineuse formule, ils ont admirablement condensé les raisons tout à la fois philosophiques et juridiques de nos revendications.

Nous réclamons un droit. Et parce que le droit ne meurt pas nos réclamations ne cesseront que le jour où les autorités publique auront enfin arboré au-dessus de nos écoles, le drapeau de la justice.

Et lorsque nous parions de justice, nous ne supposons certes pas qu'il puisse y en avoir deux. Nous attachons à ce mot le seul sens véritable que tous les peuples civilisés y ont vu, le sens qu'il a sur les lèvres des amis de l'Irlande, de l'Alsace, de la Belgique et de la Pologne, et le sens qu'il doit avoir dans la bouche des défenseurs de toutes les faiblesses, et de toutes les minorités opprimées.

Nulle population, Monsieur le Président, n'est plus honnête plus religieuse, plus respectueuse des droits d'autrui que la nôtre. Ce sont là des sentiments qui font que l'Eglise catholique, en tous les pays et dans toutes les provinces ressent d'autant plus vivement l'injure qui lui est faite, et le mépris que l'on professe pour ses plus légitimes libertés.

Nous voulons la paix dans la justice. Nous demandons l'un et l'autre, à toutes les influences et à tous les partis. Nous n'hésitons pas à poser la question devant l'opinion, convaincus qu'en pays constitutionnel surtout, l'opinion bien éclairée peut être l'instrument des réformes les plus glorieuses.

C'est notre espoir et notre confiance que les hommes politiques qui président aux destinées du peuple canadien, instruits par les leçons du passé et les embarras du présent, viendront bientôt se tendre la main au-dessus de toutes les diversités de races et de toutes les barrières de provinces pour faire du Canada une nation unie dans le respect de tous les droits et l'accomplissement de tous les devoirs.

Et maintenant, Messieurs, pour l'honneur de notre race qui se révolte à l'idée d'être parquée dans la Province de Québec, pour la sécurité de l'Ecole Séparée attaquée et anéantie dès que l'école bilingue aura disparu, pour la sécurité de la Confédération qui branlera sur ses bases dès que la pierre d'assise de la protection des minorités en aura été retirée je vous dis: "Jusqu'au bout." Vous semez dans les larmes, mais vous récolterez pour vous, pour nous et pour tout le pays des fruits de joie et de paix.

Agréez, cher Monsieur le Président, avec mes voeux de succès pour votre Congrès, l'hommage de mon profond respect et l'assurance de mon entier dévouement.

* * *

Monseigneur fit en plus quelques remarques que lui inspiraient les circonstances, et ces remarques, comme d'ailleurs le reste de son discours ont été hachées d'applaudissements.

CHANGEMENTS D'ADRESSE

Nous prions nos abonnés qui nous demandent de leur envoyer le journal à une nouvelle adresse de ne pas oublier de nous dire leur ancienne. Cela nous épargnera des expéditions inutiles et nous permettra de maintenir un meilleur ordre dans nos listes d'abonnés.

ORGANISATION LIBERALE

LaSalle, 16. — Au cours d'une réunion tenue hier soir à la résidence de M. Jos.-A. Cormier il a été décidé de former une association libérale. Les officiers suivants furent élus: président, Jos.-A. Cormier; vice-président, Ludger Bélanger; second vice-président, Chas Vauriot; secrétaire, Jos.-A. Cormier.

Assistaient à cette réunion: Jos.-A. Cormier, L. Bélanger, V. Bonneteau, Ed. Lafond, D. Cormier, D. Levasseur, H. Bonneteau, R. Levasseur, A. Carignan, C. Cormier, F. Bélanger, A. Daoust et plusieurs autres.



Nous apprenons avec plaisir que M. Jules-Emile Collon, fils de M. Collon, président de la Commission Scolaire de la paroisse du Sacré-Coeur de Winnipeg, a été cité à l'ordre du jour pour sa bravoure, décoré de la croix de guerre et d'une étoile d'or, le 24 décembre 1915, et nommé soldat de 1ère classe le 1er janvier.

Voici la mention que le général Bloulat, commandant le 2ème Corps d'armée coloniale, a fait en citant à l'ordre du jour le soldat Jules-Emile Collon:

"Bien que blessé au début de l'attaque du 28 septembre 1915, a continué de combattre jusqu'à la fin de l'action."

* * *

M. Jules-Emile Collon demeure 56 Steele Block et est père de deux enfants. Il quitta Winnipeg le 19 août 1914 et rejoignit son régiment 1er Etranger en septembre. Il prit part aux batailles de la Champagne en 1915. C'est le 28 septembre, à l'atatque de la ferme Navarin, qu'il fut blessé.

UNION SAINT-JOSEPH

L'Union Saint-Joseph a fait l'élection des officiers suivants pour l'année 1916: président, Paul Gagnon; premier vice-président, A. Kéroack, second vice-président, S.-J. Dusseault; trésorier, J.-A. Chabot; secrétaire, E. Gagnon; vérificateurs, J.-A. Charette, N. Désilets, Léo Marcil; organisateur, T. Benoit; visiteurs des malades, L. Gagnon et T.-N. Taillefer.

On a voté vingt piastres pour les persécutés d'Ontario.

CONCERT DES CADETS

Les Cadets de l'Académie Provencher a remporté mardi soir dernier un joli succès. Mgr Dugas présidait et plus de 300 personnes y assistaient.

L'orchestre de l'Académie, dont l'éloge n'est plus à faire, récolta de chaleureux applaudissements pour le brio et le fini de ses morceaux. Avec leur talent si apprécié, le choeur de chant nous donna deux morceaux anglais et deux morceaux français.

MM. Joseph de Ambrosis, Bernard Lagimodière, Joseph et Patrice Renaud et Oscar Wynant se taillèrent un joli succès dans "Un dîner interrompu". Pareil succès fut aussi récolté par MM. Gérard Houde, Willie Levêque, Camille Fournier, Bernard Lagimodière, Alexandre Pelletier, Joseph de Ambrosis, H. Miller, E. Guilbault, C. Wynant, W. Viau.

M. Alexandre Pelletier se tailla un franc succès dans "Le Voyage Ministériel".

GRAND BANQUET A L'HOSPICE YOUVILLE

Le dévouement et la générosité de nos bonnes Dames Patronesses se sont largement manifestés dans le magnifique banquet qu'elles ont donné, mercredi dernier, aux vieillards de l'Hosice Youville.

Par la plus heureuse coïncidence, Sa Grandeur Mgr Mathieu étant de passage à Saint-Boniface, voulut bien nous faire l'honneur de venir bénir les tables, présider et servir ce repas de famille, en compagnie très honorable de Mgr Dugas, de Mgr Cherrier, des RR. PP. Dandurand, o.m.i., Primeau et de Mangalaere, s.j., des MM. Lee, Lamy, Marois et Mireault.

Sa Grandeur et tous les distingués personnages qui prirent part à cette fête ont pu admirer, une fois de plus, l'inlassable prodigalité des Dames de charité, ces amies des pauvres, lorsqu'il s'agit de leur procurer quelque plaisir. Les 80 vieillards, rangés autour des tables, habilement décorées pour la circonstance, y trouveront une richesse toute nouvelle dans les mets recherchés et abondants auxquels ils firent tous bon acueil. Vraiment ce délicieux goûter annuel a quelque rapprochement avec les agapes des temps anciens; la charité s'y exerce avec joie et ceux qui en sont les heureux objets se sentent plus disposés à bénir la divine Providence et les âmes choisies par qui elle se manifeste.

Les Soeurs Grises et leurs protégés remercient vivement leurs bonnes Dames Patronnesses, leur active Présidente, et tous les généreux donateurs qui ont ajouté à l'abondance de cet excellent banquet.

ANNIVERSAIRE DE NAISSANCE

Samedi dernier, à l'occasion de la fête de naissance de leur fille, Mlle Clarisse, M. et Mme Urgel G. Rémillard ont invité dans la soirée un bon nombre d'amis. Le réveillon succulent et les chants joyeux mêlés à la belle musique du violon furent vraiment dignes de la fête. On s'amusa gaiement jusque tard dans la veillée.

On remarquait parmi ce joli groupe d'amis: M. et Mme Eugène Martel; M. et Mme Arthur Gendron; M. et Mme Charles Véry; M. Norbert Vézina, MM. Zéphyrin et Wilfrid Lagacé, de La Salle; Mlles Flora et Rose Desrosier et M. Jos. Jacques; Mlle Eva Savoie et MM. Urgel et Adélard Savoie; Mlle Marie-Ange Turgeon et M. Euclide Roy; Mlle Casel et M. Charles Boisselle; Mlle Alexandrine McDermot et M. U. Delaine; Mlle Marie McDermot et M. Henri Couture; MM. Ulric Martel, Albert Bouchard, Wilfrid Turgeon, Alex. Peltier et Bernard Lagimodière.

Plusieurs cadeaux ont été donné ar ses amis. Mlle Clarisse remercia ses amis de la générosité qu'ils ont eu pour elle.

Un somptueux réveillon fut servi par Mlle Rosa Rémillard.

Les amis de Clarisse se sont retirés enchantés de leur soirée et lui ont souhaité de revenir l'an prochain.

Toutou.

NAISSANCE

Mme Gustave Maher, une fille, baptisée par Mgr Dugas Marie-Sésarine-Evangéline. Parrain et marraine: M. et Mme Ernest Cyr.

DEPART POUR L'EST

M. A.-S. Piédalue, de la paroisse du Sacré-Coeur, Winnipeg, quitte l'Ouest pour aller demeurer à Montréal. En la personne de M. A.-S. Piédalue la paroisse du Sacré-Coeur perd un excellent patriote. Nous lui souhaitons plein succès dans l'Est.

SAINT-JOSEPH

Mardi, le 11 janvier, M. Ovila Turenne conduisait à l'autel Mlle Alice Perron. A la messe les Enfants de Marie, dont Mlle Perron était membre, rendirent quelques-uns des plus beaux morceaux de leur répertoire sous la direction de Mlle Anna Tremblay, organiste.

Alors que la mariée était revêtue du voile et de la couronne, Mlle Clémentine Dunéault, nièce de la mariée, chanta avec beaucoup d'âme le cantique "Sainte Vierge Marie"; et à la fin de la messe: "Je mets ma confiance". Après la messe les congréganistes allèrent saluer les nouveaux époux et leur présenter leurs voeux de bonheur. Puis on se rendit chez le père de la mariée, où un excellent déjeuner fut servi

Le soir, les Enfants de Marie, comme toujours si bien reconnaissantes vinrent présenter un joli cadeau à la mariée, ainsi que les jeunes gens de la paroisse, qui nous passâmes une soirée très amusante. Bonheur et prospérité aux nouveaux époux.

D'un ami.

* * *

L'industrie laitière est en honneur dans cette paroisse comme dans les autres paroisses qui font du progrès. A l'assemblée annuelle des actionnaires de la fromagerie on a décidé de faire du fromage cet été.

On a vu que dans le passé qu'avec très peu de lait et presque pas d'herbe pour les animaux à cause de la sècheresse on a réalisé de beaux revenus. Comme cet hiver il y a beaucoup de neige on croit avoir de l'herbe en quantité l'été qui vient. Les cultivateurs regardent la fromagerie d'un meilleur oeil que jamais. Ce qui prouve que pour le succès dans l'agriculture il faut des bêtes à cornes tout aussi bien que des chevaux.

* * *

L'eau est très rare ici. Plusieurs cultivateurs sont obligés de faire fondre de la neige.

* * *

Mmes A. Bonin et E. Perron nous sont revenues de l'hôpital Saint-Boniface après y avoir subi de graves opérations. Elles sont en bonne voie de guérison maintenant.

* * *

Mme Narcisse Remillard est encore à l'hôpital. Elle a subi deux opérations. On espère qu'elle reviendra bientôt en bonne santé, se dévouer dans son ménage comme par le passé, en bonne Canadienne-française.

* * *

M. Nazaire Dionne est revenu d'un séjour d'un mois passé à la manufacture de moteurs à gazoline Minneapolis Threshing Machine Co., de Minneapolis, Minn.

* * *

Il fait très froid ici. Le themomètre marque de 40 à 45 au-dessous de zéro et les chemins sont très mauvais. Le temps est très dur pour les amoureux.

Un lecteur.

SAINT-FRANCOIS XAVIER

MM. Arthur Deschambeault et Lennard Vhal, tous deux volontaires appartenant au 78me bataillon de Winnipeg étaient en visite chez leurs parents à Saint-François ces jours derniers.

* * *

Jeudi le 10 février, le feu a détruit la maison de M. S. Shields. Tout fut consumé. Quelques meubles seulement furent sauvés. Les pertes s'élèvent à $2,500. Il n'y avait pas d'assurances.

* * *

M. J.-B. Fife, frère de notre dévoué curé, est gravement malade. Il souffre d'une attaque de la maladie de Bright. Il est sous les soins du Dr Marsolais. Espérons qu'il sera bientôt rétabli.

Le Tocsin.

* * *

Dit qu'il est convaincu. "Je vous aurais bien écrit plus tôt", écrit M. Jean Zwolinski, 512 Perth Ave., Toronto, Ontario, "mais je voulais m'assurer que le Novoro m'avait réellement fait du bien. Je suis maintenant convaincu de son efficacité, et je vous envoie mes profonds remercienents, car le Novoro m'a complètement guéri. Je fus malade pendant trois mois, incapable de rien faire. Les gens d'ici savent combien j'ai dépensé en docteurs et en remèdes, et que rien ne me soulagea excepté le Novoro. Je ferais tout ce que je pourrai pour recommander votre Novoro au public, car il en est certainement digne."

Le Novoro du Dr Pierre n'est pas vendu dans les pharmacies, mais c'est un remède herbeux qui a été en usage depuis plus de cen ans quoi qu'ayant été très peu annoncé. Il est fourni au public directement du laboratoire, libre de tous droits. Dr Peter Fahrney and Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A.

Dans le Monde

Ils violent leur neutralité

Buenos Ayres, 16. — Deux navires de commerce allemand qui avaient demandé aux autorités l'autorisation de faire marcher leurs machines en ont profité pour prendre la haute mer.

Rareté du papier en France

Paris, 16. — Les représentants des journaux de Paris et de la province viennent de se réunir pour discuter la question de l'approvisionnement de papier. Plusieurs quotidiens vont réduire leur nombre de pages.

Une révolution en Grèce

Rome, 16. — La Grèce est très désunie. L'état-major est pro-allemand, les officiers se divisent également entre les deux coalition, mais le peuple est fortement contre les alliés teutons. Si l'état-major veut forcer le pays à prendre parti pour l'Allemagne. On peut être certain qu'il y aura une révolution.

Sur le front russe

Petrograd, 16. — Un communiqué officiel annonce qu'il s'est produit de sérieuses mutineries parmi les troupes allemandes près de Vilna. Un lieutenant a été tué et de nombreux officiers et soldats ont passé en conseil de guerre.

La Roumanie et la guerre

Paris, 16. — La Roumanie prendra les armes contre les Austro-Allemands aussitôt que le gouvernement roumain saura de façon certaines de quelles forces militaires les alliés peuvent disposer en Macédoine et en Bessarabie.

Victoire russe

Petrograd, 17. — Une note officielle annonce la chute d'Erzéroum, capitale de l'Arménie turque. Le communiqué ne dit pas si les cent soixante mille hommes qui composaient la garnison ont pu s'échapper.

Les distilleries anglaises

Londres, 17. — On annonce que le gouvernement est sur le point de réquisitionner toutes les distilleries. Le gouvernement veut s'assurer de la quantité d'alcool nécessaire à la fabrication des munitions.

AU CANADA

Le divorce aussi difficile

Ottawa, 15. — Par une assez forte majorité la Chambre a refusé de modifier la loi de façon à rendre plus facile l'obtention du divorce au Canada.

Bel éloge du 22ème

Montréal, 15. — Un officier anglais écrit de Londres à lady Drummond au sujet du 22ème bataillon canadien-français: "S'il est un régiment parmi tous les nôtres, qui gagnent ses épaulettes et se couvre de gloire, c'est bien le 22ème bataillon canadien-français. Ils sont si braves et usent de si habiles stratagèmes pour abattre et capturer les Allemands."

Contre la prohibition

Longueil, 15. — Par une majorité de 51 voix sur un total de 617 votes Longueil s'est prononcé contre la prohibition.

Le suffrage féminin en Saskatchewan

Regina, Sask., 15. — Les femmes de cette province demandent leurs pleins droits de citoyenneté. On croit que le gouvernement fera droit à leurs réclamations.

$830,000,000 de dette

Ottawa, 16. — D'après M. White, ministre des finances, nous aurons dépensé à la fin de l'exercice financier 1916-17, la somme de $400,000,000 pour fins de guerre. Le 1er avril 1917 notre dette nationale touchera la somme de $830,000,000.

Soldats démolisseurs

Berlin, Ont., 16. — Une cinquantaine de soldats ont pénétré dans la salle Concordia, en saccageant tous les meubles et détruisant un buste du Kaiser et plusieurs tableaux de héros allemands.

Le cardinal Bégin

Québec, 17. — Le cardinal Bégin est arrivé aujourd'hui à New-York.

Tournée de M. Landry

Ottawa, 17. — M. le sénateur Landry va arcourir la province de Québec dans l'intérêt des écoles bilingues d'Ontario.

Preston déclaré coupable

Ottawa, 18. — Le juge Askwith a aujourd'hui condamné à $20 d'amende et aux frais ou à un mois d'emprisonnement, M. Joseph Preston, membre de la commission des écoles séparées et partisan de la lutte en faveur du bilinguisme. Il était accusé d'avoir fait du tapage lorsqu'une foule de défenseurs des écoles bilingues a envahi l'hôtel de ville, la semaine dernière.

La sentence a été suspendue.

DEMENAGE

M. J.-A. Hébert, de la compagnie Bertrand-Hébert, a déménagé son bureau au No 273½ avenue Portage, bâtisse Semi-Ready, où il continuera de s'occuper d'immeubles et d'assurances. Téléphone Main 4576.

VENDREDI SOIR: Assemblée de tous les Canadiens-français dans la salle du Collège de Saint-Boniface